

NIÉTOTCHKA NEZVANOVA

[Bien que le roman de Dostoïevski, *Niétotchka Nezvanova*, occupe une place importante dans l'œuvre du génial écrivain russe, il était resté jusqu'à présent inédit en langue française.

Il est vrai que si l'on cherche parmi les ouvrages de Dostoïevski, parus en français, on découvre trois romans, attribués à cet auteur, traduits par M. Halpérine-Kaminsky, et dans chacun desquels se retrouvent certains des personnages et des faits qui appartiennent au roman de Dostoïevski *Niétotchka Nezvanova*.

Ces trois traductions, publiées chez trois éditeurs différents, sont, dans l'ordre de leur parution :

DOSTOÏEVSKY : *Ame d'enfant* (1) ;

DOSTOÏEVSKY : *Les Etapes de la Folie* ;

DOSTOÏEVSKI : *Netotchka*.

Chez les antiquaires, il existe un procédé très répandu pour fabriquer de faux meubles. On prend, par exemple, un canapé du plus authentique Louis XVI, et on le coupe en trois parties : le dossier, les pieds, le siège. En complétant chacune de ces parties par du moderne, parfaite imitation de l'ancien, on obtient trois faux canapés de style Louis XVI, qu'il est facile de vendre comme pièces authentiques.

C'est à peu près le procédé qu'a employé le traducteur à l'égard du roman de Dostoïevski *Niétotchka Nezvanova*. Dans les six premiers chapitres il a taillé un roman : *Les étapes de la folie*. Avec le reste il a composé un second roman : *Ame d'enfant*. Enfin réunissant ces deux pseudo-romans de Dostoïevski, il en a fait paraître un troisième : *Netotchka*.

Je ne citerai ici aucun des passages du roman de Dostoïevski qui ont été omis ou altérés dans les traductions précitées. Je me borne-

(1) Ce livre ne porte pas le nom du traducteur ; cependant cette traduction appartient à M. H.-K., puisque celle de « *Netotchka* », signée de lui, la reproduit mot pour mot.

rai à faire remarquer que le roman *Netotchka*, présenté par M. Halpérine-Kaminsky, ne donne guère plus de la moitié de l'œuvre de Dostoïevski; mais que par contre ce traducteur a jugé à propos de mettre des noms où Dostoïevski n'avait mis que des initiales (ainsi le musicien B..., dans les *Etapas de la folie*, s'appelle Bouvarov, et devient Berner, dans *Netotchka*) et de compléter le roman de Dostoïevski par cette conclusion de son crû :

« Deux ans après, grâce à un travail acharné et à la protection du prince X... j'arrivai à entrer au grand opéra de Pétersbourg, et j'y obtins les succès les plus flatteurs dès le début de ma carrière.

« Je ne revis jamais Katia. Six mois après les terribles événements que je viens de raconter, elle avait épousé un consul; et depuis elle vit constamment à l'étranger. »

Ainsi le public français, qui croit connaître trois romans de Dostoïevski, connaît en réalité trois «œuvres» de M. Halpérine-Kaminsky, tandis qu'il ignore le roman de Dostoïevski *Niétotchka Nezvanova*. C'est pourquoi nous donnons ici la traduction complète de cet ouvrage (1). — J.-W. B.]

I

Je ne me rappelle pas mon père; il mourut quand j'avais deux ans. Ma mère se remaria. Ce second mariage, quoique contracté par amour, fut pour elle la source de bien des douleurs. Mon beau-père était musicien... Sa destinée fut des plus extraordinaires. C'était l'homme le plus étrange et le plus délicieux que j'aie jamais connu. Son influence sur mes premières impressions d'enfant a été si forte qu'elle a marqué de son empreinte toute ma vie. Pour que mon récit soit compréhensible, je commencerai, tout d'abord, par donner sa biographie. Tout ce que je dirai de lui, je l'ai appris plus tard, par le célèbre violoniste B..., qui fut le camarade et l'ami très intime de mon beau-père, dans sa jeunesse.

Mon beau-père s'appelait Efimov. Il était né dans un village appartenant à un opulent propriétaire. Il était le fils d'un très pauvre musicien qui, après de longs voyages, s'était fixé sur les terres de ce propriétaire et s'était engagé dans son orchestre. Ce propriétaire, qui vivait très luxueusement, aimait par-dessus tout et passionnément la musique.

On raconte que cet homme qui ne quittait jamais ses terres, même pour aller à Moscou, décida tout à coup, un jour, de se

(1) Publié pour la première fois en langue russe dans la Revue *Otiéchestvennaïa Zapiski* (les Annales de la Patrie), année 1849, nos 62-64.

rendre dans une ville d'eau de l'étranger, pour quelques semaines, dans le but unique d'entendre un célèbre violoniste qui, au dire des journaux, devait y donner trois concerts. Lui-même possédait un assez bon orchestre, à l'entretien duquel il consacrait presque tous ses revenus. Mon beau-père entra dans cet orchestre comme clarinettiste. Il avait vingt-deux ans quand il fit la connaissance d'un homme étrange.

Dans le même district vivait un comte, qui avait été jadis à la tête d'une grosse fortune, mais que ruinait la manie d'avoir un théâtre. Il lui arriva d'avoir à renvoyer, pour sa mauvaise conduite, son chef d'orchestre, d'origine italienne. Ce chef d'orchestre était, en effet, un triste individu. A peine privé de son emploi, il perdit aussitôt toute retenue; il se mit à fréquenter les débits de la ville, à boire; il en arriva même à mendier, et il lui devint désormais impossible de trouver à se placer dans la province. C'est avec cet homme que mon beau-père se lia d'amitié. Cette camaraderie paraissait aussi inexplicable qu'extraordinaire, car personne ne remarquait le moindre changement de conduite chez mon beau-père par suite de l'exemple de son compagnon, si bien que le propriétaire, qui d'abord lui avait défendu de fréquenter l'Italien, en était venu à fermer les yeux sur leur amitié.

Enfin, le chef d'orchestre mourut subitement. Les paysans trouvèrent, un matin, son cadavre dans un fossé, près d'un barrage. On ouvrit une enquête, dont le résultat fut que l'Italien était mort d'apoplexie.

Tout ce qu'il possédait se trouvait chez mon beau-père, qui présenta aussitôt la preuve de son droit indiscutable à l'héritage : le défunt avait laissé un papier déclarant qu'en cas de décès Efimov était son seul héritier. L'héritage se composait d'un habit noir, que le défunt conservait comme la prunelle de ses yeux, parce qu'il gardait toujours l'espoir de trouver une nouvelle place, et d'un violon, d'apparence assez ordinaire. Personne ne contesta cet héritage. Mais quelque temps après, le propriétaire recevait la visite du premier violoniste du comte porteur d'une lettre de celui-ci. Dans cette lettre, le comte, priait, suppliait Efimov de lui vendre le violon que lui avait laissé l'Italien, car il désirait vivement acquérir l'instrument pour son orchestre. Il en offrait trois mille roubles et ajoutait qu'il avait déjà envoyé chercher Egor Efimov pour conclure

ce marché personnellement avec lui mais que celui-ci refusait obstinément de se rendre à son invitation. Le comte disait en terminant que la somme qu'il proposait représentait le prix réel du violon et que dans l'obstination d'Efimov il voyait quelque chose d'offensant pour lui : le soupçon du désir de profiter de sa simplicité et de son ignorance. C'est pourquoi il demandait au propriétaire d'intervenir.

Le propriétaire fit aussitôt mander son beau-père. — « Pourquoi ne veux-tu pas vendre ton violon ? lui demanda-t-il. Tu n'en as pas besoin... On te propose trois mille roubles ; c'est un beau prix, et tu n'es qu'un sot si tu penses qu'on t'en donnera davantage. Le comte n'a pas l'intention de te tromper. » Efimov répondit qu'il ne se rendrait pas de sa propre volonté chez le comte, que si son maître l'y envoyait il obéirait à son ordre, mais qu'il ne vendrait pas son violon au comte ; que si on se proposait de le lui prendre de force, là encore son maître était libre.

Cette réponse toucha le maître à son point le plus sensible. Il se flattait, en effet, de savoir se conduire envers ses musiciens, qui tous, disait-il, sans exception, étaient de véritables artistes, grâce à qui son orchestre non seulement était meilleur que celui du comte, mais pouvait rivaliser avec celui de la capitale.

— « Bon, répondit le propriétaire, je ferai savoir au comte que tu ne veux pas vendre ton violon, que tu n'as aucun désir de le vendre ; car c'est ton droit absolu de le vendre ou de ne pas le vendre ; comprends-tu ? Mais permets-moi de te demander quel besoin tu as de ce violon. Ton instrument à toi, c'est la clarinette, dont tu joues, au reste, assez mal. Cède-moi le violon, je te donnerai les trois mille. (Qui aurait pu se douter que c'était un instrument d'une telle valeur !) »

Efimov sourit.

— « Non, monsieur, je ne vous le vendrai pas, répondit-il. Sans doute, vous avez le pouvoir..... »

— « Mais est-ce que je te persécute ? Est-ce que je te contrains ? » s'écria le seigneur hors de lui, d'autant plus que cette discussion avait lieu en présence du violoniste du comte, qui pouvait conclure, d'après cette scène, que le sort des musiciens du propriétaire était peu enviable. « Va-t'en tout de suite, ingrat, que je ne te voie plus ! Qu'aurais-tu fait sans

moi, avec ta clarinette, dont tu ne sais pas jouer!.... Chez moi, tu es nourri, habillé, entretenu; tu reçois des appointements, tu es un artiste, et tu ne veux pas le comprendre, tu ne veux pas! Va-t'en, et ne m'énerve pas davantage par ta présence!»

Le propriétaire chassait toujours de devant ses yeux ceux contre qui il se mettait en colère, car il craignait de ne pas rester maître de lui; or, pour rien au monde il n'eût voulu se comporter trop violemment envers « un artiste », comme il appelait tous ses exécutants.

Le marché ne fut donc pas conclu et l'incident semblait ainsi terminé, quand, tout à coup, un mois après, le violoniste du comte souleva une affaire très grave. Sous sa propre responsabilité il porta contre mon beau-père une dénonciation, où il tentait d'établir que mon beau-père était l'auteur de la mort de l'Italien, qu'il aurait assassiné dans un but de lucre, afin de se rendre possesseur du riche héritage. Le dénonciateur déclarait que le testament avait été écrit par contrainte et se faisait fort de produire des témoins pour soutenir son accusation.

Ni les supplications, ni les exhortations, du comte et du propriétaire, qui intercédèrent pour mon beau-père, ne purent décider le violoniste à renoncer à son accusation. On lui fit valoir que l'examen médical, auquel avait été soumis le corps du défunt chef d'orchestre, était tout à fait en règle, qu'il se heurtait à l'évidence, aveuglé peut-être par sa colère personnelle et son dépit de n'avoir pu entrer en possession du précieux instrument qu'on voulait acheter pour lui. Le musicien tint bon, il jurait qu'il avait raison, soutenait que l'apoplexie était due non à l'ivresse, mais à un empoisonnement, et il exigeait une nouvelle enquête. Au premier abord, ses raisons parurent sérieuses. On donna suite à sa dénonciation. Efimov fut arrêté et conduit à la prison de la ville. Toute la province s'intéressa à l'affaire. Celle-ci fut menée très rapidement, et se termina par une inculpation en dénonciation calomnieuse contre le violoniste. On lui infligea une juste condamnation, mais jusqu'au bout il tint bon et affirma qu'il avait raison. Il finit cependant par avouer qu'il n'avait aucune preuve, que se prétendues preuves étaient de son invention, mais qu'en inventant tout cela il avait agi par déduction et que jusqu'à ce

jour, bien qu'une nouvelle enquête eût été faite et que l'innocence d'Efimov eût été formellement reconnue, il restait convaincu que la mort du malheureux chef d'orchestre était bien le fait d'Efimov, qui l'avait tué, sinon en l'empoisonnant, du moins d'une façon quelconque. L'arrêt ne fut pas mis à exécution; le musicien tomba soudain malade d'une inflammation du cerveau, il devint fou et mourut à l'hôpital de la prison.

Durant toute cette affaire, l'attitude du propriétaire avait été des plus généreuses. Il multiplia les démarches pour mon beau-père comme s'il se fût agi de son propre fils. Plusieurs fois il alla le visiter dans la prison, pour le consoler et lui remettre de l'argent. Ayant appris qu'Efimov fumait, il lui apporta d'excellents cigares, et quand mon beau-père fut reconnu innocent, il donna une fête à tout l'orchestre. Le propriétaire regardait l'affaire d'Efimov comme intéressant tout l'orchestre, parce qu'il tenait à la bonne conduite de ses musiciens, au moins autant, sinon plus qu'à leur talent.

Toute une année s'écoula. Soudain le bruit courut qu'au chef-lieu de la province venait d'arriver un violoniste très connu, un Français, qui avait l'intention de donner plusieurs concerts. Aussitôt le propriétaire fit des démarches afin de le faire venir chez lui pour quelques jours. L'affaire s'arrangea; le Français promit de venir. Tout était déjà prêt pour son arrivée; on avait invité presque tout le district, quand tout à coup les choses se gâtèrent.

Un matin, on rapporta qu'Efimov avait disparu. On entreprit des recherches qui demeurèrent vaines. L'orchestre était dans une situation très embarrassante : une clarinette manquait. Mais soudain, trois jours après la disparition d'Efimov, le propriétaire recevait du Français une lettre dans laquelle celui-ci se dégageait en termes mécontents de l'invitation qu'il avait acceptée, ajoutant, sans doute par allusion, que dorénavant il serait très prudent dans ses rapports avec les amateurs ayant leur propre orchestre; qu'il n'était guère encourageant de voir un véritable talent soumis aux ordres d'un homme qui n'en connaissait pas la valeur, et qu'enfin l'exemple d'Efimov, un véritable artiste et le meilleur violoniste qu'il eût rencontré en Russie, était une preuve évidente de la justesse de ses paroles.

Après avoir lu [cette lettre,] le propriétaire tomba dans un

profond étonnement. Il était peiné jusqu'au fond de l'âme. Comment ? Efimov ! Ce même Efimov auquel il s'était tant intéressé, auquel il avait prodigué tant de bienfaits ! Cet Efimov l'avait calomnié honteusement, sans pitié, devant un artiste européen, devant un homme dont l'opinion lui était si précieuse ! En outre, cette lettre lui paraissait inexplicable sous un autre rapport : on lui écrivait qu'Efimov était un artiste d'un vrai talent, un violoniste, et qu'on ne savait pas l'apprécier, qu'on le forçait à jouer d'un autre instrument ! Tout cela frappa tellement le propriétaire qu'il résolut de partir sur le champ pour la ville, afin de voir le Français. Mais juste à ce moment, il reçut un billet du comte qui lui demandait de venir immédiatement chez lui. Il était, disait-il, au courant de toute l'histoire ; le virtuose français se trouvait maintenant chez lui avec Efimov, et l'audace, les calomnies de ce dernier l'avaient tellement indigné qu'il avait ordonné de le retenir. Le comte ajoutait que la présence du propriétaire était nécessaire encore par cette considération que l'accusation d'Efimov le touchait lui-même personnellement, que cette affaire était très importante et qu'il fallait la tirer au clair le plus vite possible.

Le propriétaire se rendit immédiatement chez le comte, où il fit aussitôt connaissance avec le Français. Il expliqua à celui-ci toute l'histoire de son beau-père, ajoutant qu'il n'avait jamais soupçonné chez Efimov un si grand talent, qu'au contraire Efimov s'était toujours montré un mauvais clarinettiste et qu'il apprenait pour la première fois que le musicien qui l'avait quitté était un violoniste. Il déclara qu'Efimov était libre, qu'il avait toujours joui de son indépendance absolue et qu'il pouvait s'en aller quand il voudrait, si, en effet, il se sentait opprimé. Le Français se montra extrêmement étonné. On fit venir Efimov. Il était méconnaissable. Il se conduisit honteusement, répondit avec ironie et maintint l'exactitude de tout ce qu'il avait raconté au Français. Tout cela irrita le comte à l'extrême. Il déclara tout net à son beau-père qu'il était un lâche calomniateur, digne de la plus ignominieuse punition.

— « Ne vous inquiétez pas, votre Excellence ; je vous connais déjà suffisamment, répondit son beau-père. C'est grâce à vous que j'ai failli être jugé comme assassin. Je sais qui a

poussé Alexis Nikiforovitch, votre ancien musicien, à me dénoncer. »

Le comte écumait de colère à l'ouïe d'une aussi terrible accusation. Il se contenait à grand peine. Un fonctionnaire venu chez le comte pour une autre affaire, et qui se trouvait par hasard dans le salon, déclara qu'on ne pouvait laisser cela sans suite, que la grossièreté d'Efimov comportait une accusation odieuse, fausse, calomniatrice et qu'il demandait respectueusement la permission de l'arrêter sur le champ, dans la maison même du comte. Le Français était également indigné, et exprima son étonnement d'une ingratitude aussi noire. Alors mon beau-père s'emporta et répondit que la meilleure punition était le tribunal, que même une nouvelle enquête criminelle était préférable à la vie qu'il avait menée jusqu'à ce jour en jouant dans l'orchestre d'un seigneur qu'il n'avait pas eu la possibilité de quitter à cause de sa misère. Il sortit sur ces mots du salon, accompagné des gens qui l'avaient arrêté. On l'enferma dans une chambre reculée et on le menaça de l'expédier en ville dès le lendemain.

Vers minuit, la porte de la chambre du prisonnier s'ouvrit. Le propriétaire entra. Il était en robe de chambre et en pantoufles et tenait à la main une lanterne allumée. Il n'avait évidemment pas pu s'endormir et de pénibles réflexions l'avaient forcé à quitter son lit. Efimov ne dormait pas. Il regarda avec étonnement son visiteur. Celui-ci posa sa lanterne et, très ému, s'assit sur une chaise, en face de lui.

— « Egor, lui dit-il, pourquoi m'as-tu offensé ainsi ? »

Efimov ne répondit pas. Le propriétaire répéta sa question. Un sentiment profond, une angoisse étrange vibraient dans ses paroles.

— « Dieu sait pourquoi je vous ai offensé ainsi, monsieur, répondit enfin mon beau-père en faisant un geste de la main. C'est comme si le diable m'avait poussé ! Je ne sais pas moi-même... Ce n'était pas une vie chez vous... Le diable lui-même s'est attaché à moi... »

— « Egor, reprit alors le propriétaire, retourne chez moi et j'oublierai tout, je te pardonnerai tout. Ecoute, tu seras le premier parmi mes musiciens, et je te donnerai des appointements supérieurs à ceux des autres... »

— « Non, monsieur, non, ne me parlez pas. Je ne puis pas

vivre chez vous ! Je vous dis que c'est le diable qui s'est attaché à moi ; j'incendierais votre maison si je restais. Parfois une telle angoisse me saisit qu'il vaudrait mieux pour moi n'être pas né ! Maintenant je ne puis même pas répondre de moi. Non, monsieur, il vaut mieux me laisser... Tout cela, c'est depuis que ce diable s'est lié d'amitié avec moi...

— « Qui ? demanda le propriétaire.

— « Celui qui a crevé comme un chien ! Ce maudit Italien !...

— « C'est lui, Egor, qui t'a appris à jouer ?

— « Oui... Il m'a appris plusieurs choses pour ma perte. Mieux vaudrait ne l'avoir jamais connu !...

— « Est-ce que c'était un tel maître sur le violon, Egor ?

— « Non, lui-même jouait mal, mais il enseignait bien. J'ai appris tout. Il me montrait seulement... Il aurait mieux valu pour moi que ma main tombât desséchée plutôt que d'apprendre cet art. Maintenant je ne sais pas moi-même ce que je veux. Demandez-moi, monsieur : Egor, qu'est-ce que tu désires ? je puis te donner tout. Eh bien, monsieur, je ne vous dirais pas un mot de réponse, parce que je ne sais pas moi-même ce que je désire. Non, monsieur, je vous le dis encore une fois, il vaut mieux me laisser. Je ferai quelque chose pour qu'on m'envoie très loin et que ce soit fini !

— « Egor, dit le propriétaire après un moment de silence, je ne te laisserai pas ainsi : si tu ne veux pas venir chez moi, soit, tu es libre, je ne puis te retenir ; mais je ne m'en irai pas ainsi... Joue-moi quelque chose sur ton violon, Egor, joue. Je t'en supplie, joue... Ce n'est pas un ordre que je te donne, tu comprends, je ne te force pas, je te supplie... Joue, Egor. Au nom de Dieu, joue-moi ce que tu as joué au Français. Tu es obstiné, moi aussi. J'ai aussi mon caractère, Egor. Je ne vivrai pas tant que tu ne m'auras pas joué, de bonne volonté, ce que tu as joué au Français.

— « Soit, dit Efimov... Je m'étais juré, monsieur, de ne jamais jouer devant vous ; mais maintenant mon cœur faiblit. Je jouerai... Mais ce sera pour la première et la dernière fois, et jamais plus, monsieur, vous ne m'entendrez jouer, si même vous me promettiez mille roubles. »

Il prit alors son violon et se mit à jouer ses variations sur des chansons russes. B... disait que ces variations étaient sa

première œuvre pour violon et sa meilleure, et qu'il n'avait jamais plus joué aussi bien et avec une telle inspiration. Le propriétaire, qui, du reste, ne pouvait écouter avec indifférence la musique, pleurait à chaudes larmes. Quand ce fut terminé, il se leva de sa chaise, prit trois cents roubles qu'il tendit à mon beau-père en lui disant :

— « Va, Egor, je te ferai sortir d'ici, et j'arrangerai tout avec le comte. Mais écoute : ne te rencontre plus avec moi ; la route est large devant toi et si nous nous heurtons sur cette route, cela ira mal et pour toi et pour moi. Adieu donc !... Encore un conseil pour ton avenir, un seul : ne bois pas et travaille ; travaille sans relâche ; et ne deviens pas orgueilleux ! Je te parle comme le ferait un père. Prends garde, je te le répète encore une fois : travaille et fuis l'eau-de-vie, parce que si tu bois une fois, à la suite de quelque déception (et, tu en auras beaucoup), alors tu seras perdu, tout ira au diable, et quelque jour on te trouvera peut-être dans un fossé, comme ton Italien. Et maintenant, adieu !... Attends. Embrasse-moi. »

Ils s'embrassèrent, puis mon beau-père sortit. Il était libre.

Aussitôt en liberté, il s'empessa de dépenser les trois cents roubles, dans les petites villes voisines, en compagnie de che-napans avec lesquels il se liait. A la fin, resté seul sans le sou et sans aucune protection, il dut s'engager dans le misérable orchestre d'un petit théâtre ambulant, en qualité de premier et peut-être unique violon.

Tout cela ne concordait pas précisément avec ses intentions premières, qui étaient de se rendre le plus vite possible à Pétersbourg pour y étudier, y trouver une bonne place et devenir un artiste de premier ordre.

Mais la vie dans le petit orchestre n'allait pas toute seule. Mon beau-père se disputa bientôt avec l'entrepreneur du théâtre ambulant et le quitta. Alors son courage l'abandonna, et même il se résolut à une mesure désespérée qui blessait cruellement son orgueil. Il écrivit au propriétaire, lui peignit sa situation et lui demanda de l'argent. La lettre était écrite sur un ton assez indépendant. Il n'obtint aucune réponse. Il écrivit alors une seconde lettre dans laquelle, en termes fort humbles, appelant le propriétaire son bienfaiteur et lui donnant le titre de vrai connaisseur de l'art, il le pria à

nouveau de lui venir en aide. Enfin la réponse arriva. Le propriétaire envoyait cent roubles, accompagnés de quelques lignes de la main du valet de chambre, par lesquelles il le pria de s'abstenir à l'avenir de toute demande.

Quand mon beau-père eut cet argent, il voulut aussitôt partir pour Pétersbourg. Mais une fois ses dettes payées, il lui restait si peu de chose qu'il ne pouvait plus être question de voyage. Il demeura donc en province. De nouveau, il rentra dans un petit orchestre, dont il ne s'arrangea pas et qu'il abandonna bientôt ; et, passant ainsi d'une place dans l'autre, toujours avec l'idée d'aller sans retard à Pétersbourg, il resta en province six années entières.

Enfin une sorte d'horreur le saisit. Il remarqua avec désespoir combien son talent avait souffert, écrasé de tous côtés par sa vie désordonnée et misérable ; et un beau matin, il quitta son entrepreneur, prit son violon et se rendit à Pétersbourg, vivant presque d'aumônes pour subvenir aux frais de la route.

Il s'installa quelque part dans un grenier, et c'est alors qu'il fit la connaissance de B..., qui arrivait d'Allemagne et rêvait aussi de faire une carrière. Bientôt ils se lièrent d'amitié, et B..., jusqu'à présent, se rappelle avec une profonde émotion cette liaison. Tous deux étaient jeunes ; tous deux avaient les mêmes espérances et le même but. Mais B... était encore dans la première jeunesse ; il avait encore enduré très peu de misères et de souffrances. En outre, avant tout, il était Allemand, et marchait vers son but obstinément, systématiquement, avec la certitude absolue de ses forces, en calculant presque d'avance ce qu'il était capable de donner. Son camarade, au contraire, avait déjà trente ans ; il était fatigué, harassé, avait perdu confiance ; en même temps ses premières énergies s'étaient effritées pendant les sept années qu'il avait dû, pour gagner son pain, travailler dans de petits théâtres de province ou dans des orchestres de propriétaires ruraux. Une seule idée l'avait soutenu : sortir enfin de cette impasse, économiser assez d'argent pour aller à Pétersbourg. Mais c'était une idée vague, obscure, une sorte d'appel intérieur qui, avec les années, avait perdu de sa netteté, si bien qu'en partant pour Pétersbourg, il semblait n'agir plus que par l'inertie de son désir éternel de ce voyage, et ne savait

plus trop lui-même ce qu'il ferait dans la capitale. Son enthousiasme était saccadé, irrégulier, bilieux, comme s'il voulait se tromper lui-même et se convaincre qu'en lui la force première, l'ardeur, l'inspiration n'étaient pas encore épuisées.

Cet enthousiasme perpétuel frappa B..., qui était un homme froid, méthodique. Il en était aveuglé et saluait mon beau-père comme le futur grand génie musical. Il ne pouvait se représenter autrement l'avenir de son camarade. Mais bientôt les yeux de B... se dessillèrent, et il perçut la vérité. Il vit clairement que toute cette fièvre, toute cette impatience, n'était autre chose que le désespoir du talent perdu ; plus encore, que ce talent lui-même n'avait peut-être jamais été très grand, qu'il y avait là beaucoup d'aveuglement, d'infatuation, de contentement de soi, d'imagination et le rêve perpétuel en son propre génie.

« Mais, racontait B..., pouvais-je ne pas être étonné par la nature étrange de mon camarade ? Devant moi se livrait la lutte désespérée, fiévreuse, de la volonté tendue à l'extrême contre la faiblesse intérieure. Le malheureux, durant sept années, s'était repu du rêve de sa gloire future, à tel point qu'il n'avait même pas remarqué comment il perdait les notions les plus élémentaires de notre art, même jusqu'à la technique ordinaire de la musique. Et cependant, dans son imagination désordonnée, naissaient à chaque moment des plans colossaux pour l'avenir. Non content de vouloir être un génie de premier ordre, un des plus grands violonistes au monde, non content de se croire un pareil génie, il voulait en outre devenir compositeur, bien qu'ignorant tout du contre-point. Mais ce qui m'étonnait le plus, ajoutait B..., c'est qu'en dépit de son impuissance, de ses connaissances minimes de la technique musicale, il y avait chez cet homme une compréhension profonde, claire, et on peut dire intuitive de l'art. Il le sentait si fortement et le comprenait si bien qu'il n'est pas étonnant qu'il se soit égaré dans son propre jugement sur lui-même et se soit pris, au lieu d'un profond et instinctif amoureux de l'art, pour le pontife de l'art lui-même, pour un génie.

« Parfois, il parvenait, dans son langage primitif, simple, étranger à toute science, à énoncer des vérités si profondes que j'en étais stupéfait et ne pouvais comprendre comment il devinait tout cela, n'ayant jamais rien lu, rien appris ; et,

ajoutait B...; dans mon propre perfectionnement, je lui dois beaucoup, ainsi qu'à ses conseils.

« Quant à moi, continuait B..., j'étais tout à fait tranquille sur mon sort. Moi aussi, j'aimais passionnément mon art; mais je savais dès le commencement de ma carrière que je resterais, au sens littéral du mot, un ouvrier de l'art. En revanche, je suis fier de ne pas avoir enfoui, comme l'esclave paresseux, ce que m'avait donné la nature, et, au contraire, de l'avoir augmenté considérablement. Et si on loue mon jeu impeccable, si l'on vante ma technique, tout cela je le dois au travail ininterrompu, à la conscience nette de mes forces, à l'éloignement que j'eus toujours pour l'ambition, la satisfaction de soi-même et la paresse, conséquence de cette satisfaction. »

B... à son tour essaya de donner des conseils à son camarade, auquel tout d'abord il s'était soumis. Mais celui-ci s'en montra indisposé; il y eut un froid entre eux. Bientôt B... remarqua que son camarade devenait de plus en plus apathique; l'inquiétude et l'ennui l'assaillaient de plus en plus fréquemment; ses élans d'enthousiasme devenaient plus rares, et une tristesse morne, déprimante, les suivait. Enfin Efimov commença à délaisser son violon. Il se passait des semaines entières sans qu'il y touchât. Il n'était pas loin de la chute définitive, et bientôt le malheureux sombra dans le vice.

Ce contre quoi le propriétaire l'avait mis en garde était arrivé: il s'était mis à boire immodérément. B... le considérait avec épouvante. Ses conseils n'agissaient plus, et il avait peur de dire le moindre mot. Peu à peu Efimov en arriva à un cynisme extrême. Il n'éprouvait aucune honte à vivre aux crochets de B..., se conduisant même comme si c'était là son droit absolu. Cependant les moyens d'existence s'épuisaient. B... avait quelques leçons ou faisait des soirées chez des commerçants, des Allemands, des employés qui n'étaient pas bien riches, mais cependant payaient quelque peu. Efimov affectait de ne pas même remarquer la misère de son camarade. Il se comportait insolamment envers lui et restait des semaines entières sans daigner lui adresser la parole. Un jour, B... lui fit observer, de la façon la plus douce, qu'il ferait bien de ne pas trop négliger son violon, afin de ne pas perdre tout à fait la main. Efimov se facha sérieusement et déclara qu'il ne toucherait jamais plus

à son violon, comme s'il s'imaginait qu'on allait l'en supplier à genoux.

Une autre fois, B... ayant besoin d'un camarade pour jouer dans une soirée, en fit la proposition à Efimov. Celui-ci devint furieux; il déclara qu'il n'était pas un violoniste de la rue et n'était pas aussi lâche que B... pour déshonorer le grand art en jouant devant de vils boutiquiers qui ne comprendraient rien à son jeu et à son talent. B... ne répondit point. Mais Efimov, réfléchissant à cette invitation, en l'absence de son camarade qui était allé jouer, s'imagina que B... avait eu le dessein de lui faire sentir qu'il vivait à ses dépens et que c'était une façon de lui dire qu'il eût à gagner sa vie. Quand B... rentra, Efimov, tout à coup, se mit à lui reprocher la lâcheté de son acte et déclara qu'il ne resterait pas une minute de plus avec lui.

Il disparut en effet pour deux jours. Mais il revint le troisième comme si rien ne s'était passé et la vie reprit comme auparavant.

Ce n'est que l'habitude, l'amitié et aussi la pitié qu'on ressent pour l'homme qui se noie, qui empêchèrent B... de mettre aussitôt un terme à cette vie désordonnée et de se séparer pour toujours de son camarade. Ils finirent cependant par se quitter. La fortune souriait à B... Il s'était acquis une haute protection et avait eu la chance de donner un brillant concert. A cette époque, il était déjà un admirable artiste et sa renommée, qui grandissait rapidement, lui valut une place dans l'orchestre de l'Opéra où il se tailla bientôt un succès tout à fait mérité. Quand il se sépara d'Efimov, il lui remit de l'argent et le supplia les larmes aux yeux de rentrer dans le droit chemin. B... ne peut même maintenant penser à lui sans un sentiment particulier. Son amitié avec Efimov demeure l'une des impressions les plus profondes de sa jeunesse. Ils avaient commencé leur carrière ensemble, ils s'étaient attachés si profondément l'un à l'autre que l'étrangeté, les défauts même les plus grossiers d'Efimov le rendaient encore plus cher à B....

B... comprenait Efimov. Il lisait en lui et pressentait comment tout cela se terminerait. Au moment de se séparer, ils s'em brassèrent et tous deux pleurèrent. Efimov, à travers ses larmes et ses sanglots, se mit à crier qu'il était un homme perdu,

un malheureux, qu'il le savait depuis longtemps, mais que c'était seulement maintenant qu'il le voyait clairement.

— « Je n'ai pas de talent ! » conclut-il, en devenant pâle comme un mort.

B... était très ému :

— « Ecoute, Egor Pétrovitch, lui dit-il. Qu'est-ce que tu fais de toi ? Tu te perds seulement avec ton désespoir. Tu n'as ni patience ni courage. Maintenant, dans un accès de tristesse, tu dis que tu n'as pas de talent. Ce n'est pas vrai. Tu as du talent ; je t'assure que tu en as. Je le vois rien qu'à la façon dont tu sens et comprends l'art. Je te le prouverai par toute ta vie. Tu m'as raconté ta vie d'autrefois. A cette époque aussi le désespoir te visitait sans que tu t'en rendisses compte. A cette époque aussi, ton premier maître, cet homme étrange, dont tu m'as tant parlé, a éveillé en toi, pour la première fois, l'amour de l'art et a deviné ton talent. Tu l'as senti alors aussi fortement que maintenant. Mais tu ne savais pas ce qui se passait en toi. Tu ne pouvais pas vivre dans la maison du propriétaire, et tu ne savais toi-même ce que tu désirais. Ton maître est mort trop tôt. Il t'a laissé seulement avec des aspirations vagues et, surtout, il ne t'a pas expliqué toi-même. Tu sentais le besoin d'une autre route plus large, tu pressentais que d'autres buts t'étaient destinés, mais tu ne comprenais pas comment tout cela se ferait et, dans ton angoisse, tu as haï tout ce qui t'entourait alors. Tes six années de misère ne sont pas perdues. Tu as travaillé, pensé, tu as reconnu et toi-même et tes forces ; tu comprends maintenant l'art et ta destination. Mon ami, il faut avoir de la patience et du courage. Un sort plus envié que le mien t'est réservé. Tu es cent fois plus artiste que moi, mais que Dieu te donne même la dixième partie de ma patience. Travaille, ne bois pas, comme te le disait ton bon propriétaire, et, principalement, commence par l'a, b, c.

« Qu'est-ce qui te tourmente ? La pauvreté, la misère ? Mais la pauvreté et la misère forment l'artiste. Elles sont inséparables des débuts. Maintenant personne n'a encore besoin de toi ; personne ne veut te connaître. Ainsi va le monde. Attends, ce sera autre chose quand on saura que tu as du talent. L'envie, la malignité, et surtout la bêtise t'opprimeront plus fortement que la misère. Le talent a besoin de sympathie ; il faut

qu'on le comprenne. Et toi, tu verras quelles gens t'entoureront quand tu approcheras du but. Ils tâcheront de regarder avec mépris ce qui s'est élaboré en toi au prix d'un pénible travail, des privations, des nuits sans sommeil. Tes futurs camarades ne t'encourageront pas, ne te consoleront pas. Ils ne t'indiqueront pas ce qui en toi est bon et vrai. Avec une joie maligne ils relèveront chacune de tes fautes. Ils te montreront précisément ce qu'il y a de mauvais en toi, ce en quoi tu te trompes, et d'un air calme et méprisant ils fêteront joyeusement chacune de tes erreurs (comme si quelqu'un était infailible). Toi, tu es orgueilleux et souvent à tort. Il t'arrivera d'offenser une nullité qui a de l'amour-propre, et alors malheur à toi : tu seras seul et ils seront plusieurs. Ils te tueront à coups d'épingles. Moi-même, je commence à éprouver tout cela. Prends donc des forces dès maintenant. Tu n'es pas encore si pauvre. Tu peux encore vivre ; ne néglige pas les besognes grossières, fends du bois, comme je l'ai fait un soir chez de pauvres gens. Mais tu es impatient ; l'impatience est ta maladie. Tu n'as pas assez de simplicité ; tu ruses trop, tu réfléchis trop, tu fais trop travailler ta tête. Tu es audacieux en paroles et lâche quand il faut prendre l'archet en main. Tu as beaucoup d'amour-propre et peu de hardiesse. Sois plus hardi, attends, apprends, et si tu ne comptes pas sur tes forces, alors va au hasard ; tu as de la chaleur, du sentiment, peut-être arriveras-tu au but. Sinon, va quand même au hasard. En tout cas tu ne perdras rien, si le gain est trop grand. Vois-tu, aussi, le *hasard* pour nous est une grande chose. »

Efimov écoutait son vieux camarade avec un attendrissement profond. A mesure qu'il parlait, la pâleur quittait ses joues qui se coloraient peu à peu. Ses yeux brillaient d'un feu inaccoutumé de hardiesse et d'espoir. Bientôt cette noble hardiesse se transformait en audace, puis en son effronterie ordinaire, et tandis que B... terminait son exhortation, Efimov ne l'écoutait déjà plus que distraitemment et avec impatience.

Cependant il lui serra chaleureusement la main, le remercia et, bientôt, passant de l'humilité profonde et de la tristesse à la présomption et à l'orgueil extrêmes, il pria son ami de ne pas s'inquiéter pour lui, disant qu'il saurait arranger son existence, qu'il espérait trouver bientôt des protections, donner

un concert, et qu'alors, il conquerrait d'un coup la gloire et la richesse.

B...haussa les épaules, mais ne contredit point son camarade. Ils se séparèrent; ce ne fut bien entendu pas pour longtemps. Efimov dépensa rapidement l'argent que lui avait donné B... et vint lui en demander une deuxième fois, une troisième, une dixième. Enfin B... perdit patience et fit répondre qu'il n'était pas à la maison. Il perdit de vue Efimov.

Quelques années s'écoulèrent. Un jour B...en rentrant chez lui après une répétition, se heurta dans une ruelle, près d'un misérable débit, à un homme mal vêtu, ivre, qui l'appella par son nom. C'était Efimov. Il avait beaucoup changé. Il était jaune, maigre. La vie désordonnée qu'il menait avait mis sur lui son empreinte indélébile. B... fut heureux de cette rencontre et, sans prendre le temps d'échanger deux mots avec lui, le suivit dans le débit où Efimov l'entraîna. Là, dans une petite pièce reculée, très sale, il examina de plus près son camarade. Celui-ci était presque en guenilles, les chaussures déchirées, le plastron usé, maculé de taches de vin; sa tête grisonnante commençait à devenir chauve.

— « Qu'as-tu ? Où es-tu maintenant ? » interrogeait B.

Efimov se montrait gêné, timide même; il répondait d'une façon incohérente, si bien que B... crut avoir affaire à un fou. Enfin Efimov avoua qu'il ne pouvait parler si on ne lui donnait pas d'eau-de-vie et que dans ce débit, depuis longtemps, on ne lui faisait plus crédit. Il rougit en prononçant ces paroles, bien qu'il cherchât à s'encourager par un geste hardi. Tout cela était laid, navrant, pitoyable et à tel point pénible que le brave B..., qui voyait que toutes ses craintes n'étaient que trop justifiées, ressentit une vive compassion. Il commanda cependant de l'eau-de-vie. Le visage d'Efimov changea d'expression; ses yeux s'emplirent de larmes; il était pénétré de reconnaissance et touché à tel point qu'il était prêt à baiser les mains de son bienfaiteur. Pendant le dîner B... apprit avec le plus grand étonnement que le malheureux s'était marié, mais sa surprise fut encore plus grande quand il entendit de lui que sa femme avait fait son malheur et que le mariage avait tué complètement son talent.

— « Comment cela ? demanda B.

— « Mon cher, voilà déjà deux ans que je n'ai pas touché

un violon, répondit Efimov. Ma femme est une cuisinière, une femme grossière, que le diable l'emporte ! Nous ne faisons que nous battre, voilà tout !

— « Mais pourquoi t'es-tu marié, si c'est ainsi ? »

— « Je n'avais pas de quoi manger. J'ai fait sa connaissance. Elle avait un millier de roubles ; je me suis marié, j'ai perdu la tête... C'est elle qui s'est amourachée de moi... Elle s'est pendue à mon cou... Qui l'a poussée ?... L'argent a été bu, mon cher. Quel talent ! et tout est perdu !... »

B... remarqua qu'Efimov semblait soucieux de se justifier devant lui de quelque chose.

— « J'ai tout abandonné, tout quitté », ajouta-t-il ; puis il lui déclara que les derniers temps il avait presque atteint la perfection sur le violon, et que lui, B..., bien que l'un des premiers violonistes de la ville, ne lui arriverait pas à la cheville, si lui, Efimov, le voulait.

— « Alors qu'est-ce que cela signifie ? demanda B... étonné. Tu aurais dû chercher une place. »

— « A quoi bon ! dit-il avec un geste de la main. Qui de vous comprend quelque chose ? Qu'est-ce que vous savez ? Rien. Voilà ce que vous savez. Jouer une danse, dans un ballet, ça, c'est votre affaire. Vous n'avez jamais vu, ni entendu un bon violoniste. Ce n'est pas la peine de vous toucher ; restez ce que vous êtes. »

Efimov eut encore un geste de la main et se mit à se balancer sur sa chaise : il était déjà gris ; puis il invita B... à l'accompagner chez lui. B... refusa, mais prit son adresse et promit de passer le voir le lendemain. Efimov, maintenant rassasié, regardait ironiquement son ancien camarade et s'appliquait par tous les moyens à le mortifier. En partant, il prit la riche pelisse de B... et la lui tendit comme un valet à son maître. En traversant la première salle, il s'arrêta et présenta B... au cabaretier et au public comme le premier et unique violon de la capitale. En un mot, il se comporta en parfait butor.

Cependant B... alla le voir le lendemain matin dans le galetas où nous vivions alors, tous dans une chambre unique, et dans une sombre misère. J'avais alors quatre ans ; il y avait déjà deux ans que ma mère avait épousé en secondes noces Efimov. Ma mère était une femme très malheureuse. Autrefois elle

avait été gouvernante ; elle était très instruite, jolie, mais sa grande pauvreté lui avait fait épouser un vieux fonctionnaire, mon père. Elle ne vécut avec lui qu'une année ; mon père mourut subitement, et quand son maigre héritage eut été partagé entre ses héritiers, ma mère resta seule avec moi et une petite somme d'argent qui composait sa part. Se placer de nouveau comme gouvernante, avec un enfant sur les bras, était chose difficile. C'est à ce moment que, je ne sais par quel hasard, elle rencontra Efimov, et qu'effectivement elle s'amouracha de lui. Elle était enthousiaste et rêveuse, elle vit en Efimov un génie ; elle crut en ses paroles orgueilleuses sur son brillant avenir. Son imagination était flattée de la perspective enviée de devenir le guide, l'appui d'un homme de génie. Elle l'épousa. Dès le premier mois, tous ses rêves, tous ses espoirs s'évanouirent et devant elle il n'y eut plus que la misérable réalité. Efimov qui, peut-être, en effet, s'était marié parce que ma mère possédait un millier de roubles, une fois ceux-ci dépensés, cessa de travailler, et, comme s'il était heureux du prétexte, il déclara aussitôt à tous et à chacun que le mariage avait tué son talent, qu'il lui était impossible de travailler dans une chambre étouffante, avec devant lui une famille affamée, que l'inspiration ne lui viendrait jamais dans un tel milieu, et qu'enfin un tel malheur pour lui était évidemment de la fatalité. Il paraît que lui-même avait fini par croire à la légitimité de ses plaintes et semblait content d'avoir cette excuse. Ce malheureux talent gâché cherchait une raison extérieure à laquelle pouvoir imputer toutes ses misères. Mais il ne pouvait pas se faire à l'idée terrible que depuis longtemps et pour toujours il était perdu pour l'art. Il luttait passionnément, comme dans un cauchemar maladif, contre cette affreuse conviction. Et quand, vaincu par la réalité, ses yeux, par moments, s'ouvraient, il se sentait près de devenir fou d'épouvante. Il ne pouvait renoncer sans déchirement à ce qui, pendant si longtemps, avait été toute sa vie, et jusqu'à sa dernière heure il s'imagina que son talent n'était pas encore tout à fait mort. Pendant ses heures de doute, il s'adonnait à la boisson, qui chassait son angoisse. Enfin, à cette époque, peut-être ne savait-il pas lui-même combien cette femme lui était précisément nécessaire. Elle était son prétexte vivant, et, en effet, mon beau-père faillit devenir fou à l'idée

que du jour où il enterrerait cette femme qui *l'avait perdu*, tout reprendrait son cours normal.

Ma pauvre mère ne le comprenait pas. En véritable rêveuse, elle ne supporta même pas le premier choc de la terrible réalité. Elle devint emportée, irritable, grossière; à chaque instant elle se querellait avec son mari, qui prenait plaisir à la faire souffrir; elle voulait surtout qu'il cherchât du travail. Mais l'aveuglement, l'idée fixe de mon beau-père, ses bizarreries faisaient de lui un être presque inhumain et privé de sentiment. Il ne faisait que rire et jurait de ne pas toucher un violon avant la mort de sa femme, ce qu'il lui déclarait avec une franchise cruelle. Ma mère, qui jusqu'à son dernier souffle l'aima passionnément, ne pouvait cependant supporter une vie pareille. Sa santé s'altéra; toujours souffrante, elle vivait dans des transes perpétuelles; en outre, elle avait seule la charge de nourrir toute la famille. Elle s'était mise à faire la cuisine et d'abord avait pris des pensionnaires; mais son mari lui dérobaient tout son argent et souvent elle devait envoyer des plats vides à ceux pour qui elle trimait.

Quand B... vint nous voir, elle s'employait à laver du linge et à réparer de vieux habits.

C'est ainsi que nous vivions dans notre grenier. Notre misère frappa B...

— « Écoute, fit-il à mon beau-père. Tu ne dis que des sottises. Qu'est-ce que cela veut dire : le talent tué ? C'est elle qui te nourrit, et toi que fais-tu ? »

— « Rien », répondit mon beau-père.

Mais B... ne connaissait pas encore tout le malheur de ma mère. Son mari amenait souvent chez lui une bande de vauriens, et alors que se passait-il, mon Dieu !

B... sermonna longtemps son ancien camarade, et il lui déclara pour finir que s'il ne voulait pas s'amender, il ne lui viendrait plus en aide. Il le prévint très franchement qu'il ne lui donnerait pas d'argent pour le dépenser à boire, et il lui demanda de lui jouer quelque chose afin de voir ce qu'on pourrait faire pour lui. Pendant que mon beau-père allait chercher son violon, B... en cachette tendit de l'argent à ma mère. Elle le refusa. C'était la première fois qu'on lui offrait l'aumône. Alors B...mè le donna, et la pauvre femme fondit en larmes.

Mon beau-père apporta le violon, mais commença par demander de l'eau-de-vie, déclarant que sans cela il ne pourrait pas jouer. On envoya chercher de l'eau-de-vie. Il but et devint de joyeuse humeur.

— « Par amitié pour toi, je te jouerai quelque chose de ma composition, dit-il à B... ; et il exhuma de la commode un gros cahier tout couvert de poussière.

— « Voilà, tout cela, c'est de moi ! dit-il en montrant le cahier. Tu verras ; c'est autre chose que vos ballets ! »

B... feuilleta en silence quelques pages. Ensuite il prit la musique qu'il avait avec lui et demanda à mon beau-père de laisser de côté ses propres compositions et de jouer quelque chose qu'il avait apporté.

Mon beau-père se montra un peu offensé. Cependant craignant de perdre cette nouvelle occasion, il fit ce que lui demandait B... Celui-ci constata alors que son ancien camarade avait en effet beaucoup travaillé et fait des progrès depuis leur séparation, bien qu'il se vantât de n'avoir pas touché son violon depuis son mariage. Il fallait voir la joie de ma pauvre mère. Elle regardait son mari ; elle était de nouveau fière de lui. Le bon B..., très sincèrement heureux de cela, promit de procurer du travail à mon beau-père.

A cette époque, B... avait déjà de grandes relations, et il se mit immédiatement à recommander son pauvre camarade, auquel il fit donner sa parole d'honneur qu'il se conduirait bien. En attendant, il lui acheta des vêtements neufs et le présenta à quelques personnages connus desquels dépendait l'emploi qu'il désirait obtenir pour lui. Efimov faisait bien un peu le fier en paroles, mais ce fut avec la plus grande joie qu'il accepta la proposition de son vieil ami. B... racontait plus tard qu'il avait eu honte de l'obséquiosité et de l'humilité avec lesquelles mon beau-père essayait de l'attendrir, craignant de perdre ses bonnes grâces. Efimov, comprenant qu'on cherchait à le ramener dans la bonne voie, cessa même de boire. Enfin on lui trouva une place dans l'orchestre d'un théâtre. Il subit brillamment les épreuves, et en un mois d'application et de travail il avait recouvré tout ce qu'il avait perdu en dix-huit mois d'inaction. Il promit à l'avenir de travailler et d'être exact dans ses nouvelles fonctions.

Mais la situation de notre famille ne s'améliora aucune-

ment. Mon beau-père ne donnait pas un sou de ses appointements à ma mère ; il dépensait tout à boire et à manger avec ses nouveaux amis, qu'il eut tout de suite en grand nombre.

Il se lia d'amitié, de préférence, avec les employés du théâtre, les choristes, les figurants, en un mot avec les gens parmi lesquels il pouvait occuper la première place, évitant les personnes d'un talent réel. Il sut leur inspirer un respect particulier pour sa personne. Il leur expliqua tout de suite qu'il était un homme méconnu, qu'il avait un énorme talent, que sa femme l'avait perdu et qu'enfin leur chef d'orchestre ne comprenait rien à la musique. Il se moquait de tous les artistes de l'orchestre, du choix des pièces représentées et des auteurs mêmes des opéras.

Enfin il se mit à leur développer une nouvelle théorie de la musique. Il fit si bien qu'il ennuya tout l'orchestre, se fâcha avec ses camarades et son chef, se montra grossier envers ses supérieurs et acquit la réputation de l'homme le plus déséquilibré et le plus nul qui fût. Il se rendit bientôt insupportable à tous.

En effet, il était vraiment étrange de voir un homme de si peu d'importance, un exécutant aussi inutile, un musicien aussi négligent faire montre de prétentions aussi excessives et se vanter d'un ton aussi assuré.

Cela se termina par la brouille de mon beau-père avec B... Il avait inventé sur lui de vilaines histoires, de méchantes calomnies, qu'il avait mises en circulation comme des faits indiscutables. On l'obligea à donner sa démission de l'orchestre au bout de six mois de mauvais services, pour négligence et ivrognerie. Mais il n'abandonna pas si vite la place.

Bientôt on le vit dans ses guenilles d'autrefois, son costume propre ayant été partie vendu, partie engagé. Il se mit à fréquenter ses anciens collègues, sans se préoccuper de leur plus ou moins de satisfaction à recevoir de pareilles visites. Il colportait des racontars, disait des sottises, se plaignait de sa vie et engageait tout le monde à venir voir sa criminelle de femme.

Sans doute il se trouvait des auditeurs qui souvent, après avoir fait boire le camarade cassé aux gages, s'amusaient à le faire dégoiser mille stupidités. Il faut dire aussi qu'il parlait généralement d'une façon spirituelle et que ses propos felleux

abondaient en remarques cyniques qui amusaient les auditeurs d'une certaine catégorie. On le traitait en bouffon à moitié fou dont la conversation peut parfois amuser, quand on n'a rien de mieux à faire. On se plaisait à l'irriter en parlant devant lui de quelque nouveau violoniste récemment arrivé. Aussitôt Efimov changeait de couleur, s'effarait, tâchait de savoir qui était arrivé, quel était ce nouveau talent, et immédiatement se montrait jaloux de sa gloire. Il me semble que de cette époque seulement date sa vraie folie systématique, son idée fixe d'être le plus grand violoniste, du moins de Pétersbourg, d'être persécuté par le sort, en butte à toutes sortes d'intrigues, incompris et ignoré. Cette dernière pensée le flattait même, car il est des caractères qui aiment à se sentir offensés, humiliés, à s'en plaindre bien haut ou à s'en consoler tout bas en admirant leur génie méconnu.

Il connaissait tous les violonistes de Pétersbourg, et, à son avis, pas un seul ne pouvait rivaliser avec lui. Les amateurs et les dilettantes, qui connaissaient le malheureux fou, aimaient à citer devant lui tel violoniste célèbre, afin de le forcer à parler à son tour. Ils savouraient sa méchanceté, ses remarques judicieuses, ses mots caustiques et spirituels, lorsqu'il critiquait le jeu de ses rivaux imaginaires. Souvent on ne le comprenait pas, mais en revanche on était sûr que personne au monde ne savait si habilement présenter une si bonne caricature des célébrités musicales contemporaines. Les artistes mêmes dont il se moquait le craignaient un peu, car ils connaissaient sa méchante langue et avaient aussi conscience de la justesse de ses attaques et de la sûreté de ses jugements. On s'était habitué à le voir dans les couloirs et les coulisses du théâtre. Les employés le laissaient passer sans aucune difficulté, comme un personnage nécessaire, et il était devenu une sorte de Thersite.

Cette vie dura deux ou trois ans. Mais à la fin, même dans ce dernier rôle, il réussit à ennuyer tout le monde. On le chassa définitivement, et les deux dernières années de sa vie mon beau-père disparut complètement de la circulation ; on ne le voyait plus nulle part. Cependant B... le rencontra deux fois, mais sous un aspect si misérable que la pitié encore l'emporta sur le dégoût. B... l'appela. Mon beau-père, offensé, feignit de n'avoir pas entendu, enfonça jusqu'aux yeux son

vieux chapeau râpé et passa. Enfin un jour de grande fête, le matin, on annonça à B... que son ancien camarade Efimov venait le féliciter. B... alla à sa rencontre. Efimov était ivre. Il se mit à saluer très bas, presque jusqu'à terre, marmonna quelque chose et ne voulut à aucun prix entrer dans la chambre. Ce qui signifiait sans doute : Nous autres, gens sans talent, nous ne pouvons frayer avec des gens aussi admirables que vous ; pour nous, êtres infimes et misérables, la fonction de valet, qui vient féliciter aux jours de fêtes et s'en va aussitôt, est la seule qui nous convienne. En un mot tout dans sa conduite était bas, stupide et ignoble.

Après quoi B... ne le vit plus, jusqu'au moment de la catastrophe qui termina cette vie triste, lamentable, morbide et nébuleuse. Elle s'acheva d'une façon terrible. Cette catastrophe est étroitement liée non seulement aux premières impressions de mon enfance, mais même à toute ma vie. Voici comment elle se produisit.

Mais, auparavant, je dois expliquer ce que fut mon enfance et ce que fut pour moi cet homme, qui marqua si péniblement mes premières impressions et fut cause de la mort de ma pauvre mère.

II

Mes souvenirs ne remontent qu'à une dizaine d'années. Je ne sais pas pourquoi, mais tout ce qui m'est arrivé avant cette époque n'a laissé en moi aucune impression nette qui puisse maintenant éveiller un souvenir. Mais, à partir de huit ans et demi, je me rappelle nettement tout, jour par jour, sans interruption, comme si tout ce qui m'est arrivé depuis s'était passé hier.

Il est vrai que je puis me rappeler, comme dans un rêve, certains faits remontant à une date antérieure : une veilleuse toujours allumée dans un coin sombre, près d'une icône ancienne ; puis qu'un jour je fus renversée par un cheval, à la suite de quoi, à ce qu'on m'a raconté depuis, je fus malade pendant trois mois. Je me rappelle aussi que, pendant cette maladie, une fois, je m'étais éveillée dans le lit, près de ma mère avec qui je couchais, effrayée tout d'un coup de mes rêves maladifs, du silence de la nuit et des souris tapies dans un coin, et que j'avais tremblé de peur toute la nuit, cachée

sous la couverture et n'osant pas éveiller ma mère, de quoi je conclus que j'avais peur d'elle plus que de tout.

Mais dès l'instant où j'ai commencé à avoir conscience de moi, je me suis développée rapidement, d'une manière tout à fait inattendue, et plusieurs impressions, n'ayant rien d'enfantin, sont demeurées pour moi très vivantes. Tout s'éclaira devant moi, tout devint très rapidement compréhensible. L'époque à dater de laquelle je commence à bien fixer mes souvenirs a laissé en moi une impression de laideur et de tristesse. Cette impression ne devait plus s'effacer, s'accroissant au contraire chaque jour. Elle revêtit d'une couleur sombre et étrange toute la période de ma vie chez mes parents, et, en même temps, toute mon enfance. Maintenant il me semble m'être éveillée soudain d'un sommeil profond (bien qu'alors, sans doute, cela ne fût pas pour moi si frappant). Je me trouve dans une grande chambre étouffante, malpropre, au plafond très bas. Les murs sont badigeonnés en gris sale. Dans le coin il y a un énorme poêle russe ; les fenêtres donnent sur la rue ou plutôt sur le toit de la maison d'en face ; elles sont basses et larges comme des fentes. Le rebord de la fenêtre était si haut au-dessus du parquet que je me rappelle qu'il me fallait placer une chaise sur un banc pour l'atteindre, et même ainsi j'arrivais difficilement à la fenêtre où j'aimais tant à rester assise quand il n'y avait personne à la maison.

De notre logement on découvrait la moitié de la ville. Nous vivions sous le toit d'une immense maison de six étages. Tout notre mobilier se composait d'un débris de divan ciré, plein de poussière et d'où sortait le crin, d'une table de bois blanc, de deux chaises, du lit de ma mère, dans un coin, d'une petite armoire, remplie de choses hétéroclites, d'une commode toute penchée d'un côté et d'un paravent de papier déchiré.

Je me rappelle que c'était au crépuscule. Tout était en désordre et éparpillé sur le plancher : des balais, des chiffons, notre vaisselle de bois, une bouteille brisée et je ne sais plus quoi encore. Je me rappelle que ma mère était très émue et pleurait. Mon beau-père était assis dans un coin, avec son veston éternellement déchiré. Il répondait en souriant à ma mère, ce qui la fâchait encore davantage, et alors, de nouveau, tombaient sur le sol balais, vaisselle, etc. Je pleurais, je criais : Je m'étais jetée entre eux, j'étais très effrayée, et je saisis mon

père, que j'enlaçais fortement pour le défendre de mon corps. Dieu sait pourquoi il m'avait semblé que ma mère se fâchait à tort contre lui, qu'il n'était pas coupable. Je voulais intercéder pour lui, supporter pour lui n'importe quelle punition. Je craignais maman et supposais que tout le monde avait peur d'elle. Ma mère, d'abord, fut étonnée ; ensuite elle me saisit par le bras et me repoussa vers le paravent. Je me cognai le bras assez fort contre le lit, mais j'avais plus de peur que de mal, et ne fronçai même pas les sourcils. Je me rappelle encore que ma mère se mit à prononcer quelques mots avec vivacité, en me désignant. (Dans ce récit j'appellerai toujours mon beau-père, père, car ce n'est que beaucoup plus tard que j'appris qu'il n'était pas mon père.)

Toute cette scène dura deux heures ; et tremblant d'angoisse, j'essayais de deviner comment cela se terminerait. Enfin la querelle s'apaisa et ma mère sortit. Alors père m'appela, m'embrassa, me caressa la tête et me prit sur ses genoux. Fortement, je me serrai contre sa poitrine. C'était peut-être pour la première fois que mon père se montrait tendre avec moi, et c'est peut-être pourquoi ce fut à partir de ce moment-là que j'ai commencé à tout me rappeler, avec netteté. Je crus comprendre aussi que j'avais mérité la faveur de mon père pour être intervenue pour lui. Et il me semble que ce fut alors, pour la première fois, que je fus frappée de l'idée qu'il souffrait beaucoup et endurait par la faute de ma mère beaucoup de chagrins. Depuis, cette idée s'ancra en moi pour toujours et chaque jour me révolta davantage.

A dater de ce moment naquit en moi un amour infini pour mon père, un amour étrange et merveilleux, qui n'avait rien, semblait-il, d'un amour enfantin. Je dirais plutôt que c'était un sentiment de pitié *maternel*, si une pareille définition de mon amour n'était un peu ridicule appliquée au sentiment d'un enfant.

Mon père me paraissait si pitoyable, si persécuté, si opprimé, si douloureux, que j'eusse trouvé affreux, inhumain, de ne pas l'aimer infiniment, de ne pas le consoler, le cajoler, de ne pas m'attacher à lui de toutes mes forces. Mais jusqu'à aujourd'hui je ne comprends pas d'où pouvait m'être venu en tête que mon père était un pareil martyr, un être pareillement malheureux. Qui avait bien pu m'inspirer cela ? Comment

moi, une enfant, pouvais-je comprendre quelque chose à ses malheurs personnels ? Et je les comprenais, bien qu'interprétant tout dans mon imagination et à ma façon. Mais aujourd'hui même je ne puis concevoir comment une pareille impression s'était formée en moi... Peut-être ma mère était-elle trop sévère pour moi et m'étais-je attachée à mon père comme à un être qui, dans mon idée, souffrait comme moi-même ?

J'ai déjà raconté mon premier éveil de mon rêve enfantin, mon premier mouvement dans la vie. Mon cœur se trouva meurtri du premier moment, et mon développement se fit avec une rapidité incroyable, maladive. Je ne pouvais plus me satisfaire de mes seules impressions extérieures. Je commençai à penser, à réfléchir, à observer. Mais cette observation était si prématurée que mon imagination ne pouvait ne point tout refaire à sa manière, si bien que tout d'un coup je me trouvai transportée dans un autre monde, très particulier.

Tout ce qui m'entourait commençait à ressembler à ce conte de fées que mon père me racontait souvent, et que je ne pouvais ne pas prendre pour la vérité. De bizarres conceptions naissaient en moi. Je sentais très bien (et je ne sais pas comment cela s'était fait) que je vivais dans une famille étrange et que mes parents ne ressemblaient pas du tout aux gens qu'il m'arrivait parfois de rencontrer. Pourquoi, pensais-je, pourquoi, vois-je d'autres personnes, qui même extérieurement ne ressemblent pas à mes parents ? Pourquoi avais-je découvert le rire sur d'autres visages, alors que j'étais frappée de ce que chez nous, dans notre coin, on ne riait jamais, on ne s'égayait jamais ? Quelle force, quelle raison me poussait, moi, enfant de neuf ans, à regarder si attentivement autour de moi, à écouter chaque parole de ceux que, par hasard, je rencontrais dans l'escalier ou dans la rue, quand, le soir, mes guenilles protégées par une vieille pèlerine de ma mère, j'allais à l'épicerie, avec de la monnaie de billon, acheter pour quelques kopeks de sucre, de thé ou de pain ?

Je comprenais, je ne me rappelle pas comment, que dans notre taudis habitait un malheur effroyable, éternel. Je me creusais la tête à deviner pourquoi cela, et je ne sais pas quoi m'aidait à y répondre à ma façon. J'accusais ma mère, je la considérais comme le mauvais génie de mon père, et, je le dis de nouveau, je ne comprends pas comment une conception

aussi monstrueuse avait pu germer dans mon imagination ; et autant je m'étais attachée à mon père, autant je haïssais ma pauvre mère. Aujourd'hui encore, le souvenir de tout cela me tourmente profondément, douloureusement.

Mais voici un autre fait qui, plus encore que le premier, contribua à mon étrange rapprochement avec mon père. Un jour, à dix heures du soir, ma mère m'envoya dans une boutique chercher de la levure. Mon père n'était pas à la maison. En revenant, je tombai dans la rue et renversai ma tasse. Ma première pensée fut la colère de maman. Cependant je ressentais une terrible douleur dans le bras gauche et ne pouvais pas me relever. Des passants s'attroupèrent autour de moi. Une vieille femme m'aida à me relever, et un gamin qui courait devant moi me frappa avec une clef sur la tête. Enfin on me mit sur pied. Je ramassai les morceaux de la tasse brisée et, chancelante, pouvant à peine remuer les jambes, je me dirigeai du côté de chez nous. Tout d'un coup j'aperçus mon père. Il était dans la foule, devant une belle maison qui se trouvait juste en face de la nôtre. Cette maison appartenait à des nobles. Elle était merveilleusement éclairée. Près du perron stationnaient une quantité de voitures et des sons de musique arrivaient au dehors à travers les fenêtres. Je saisis mon père par le bas de son veston. Je lui montrai la tasse cassée et, en pleurant, je lui exprimai ma crainte de rentrer chez maman. J'étais sûre, je ne sais pourquoi, qu'il intercèderait pour moi. Mais pourquoi en étais-je sûre, qui me l'avait dit, qui m'avait appris qu'il m'aimait plus que ma mère ? Pourquoi m'étais-je approchée de lui sans crainte ?

Il me prit par la main, se mit à me consoler, puis me dit qu'il voulait me montrer quelque chose, et il me souleva dans ses bras. Je ne pouvais rien voir, parce qu'il m'avait pris par mon bras meurtri et j'avais atrocement mal. Mais je ne poussai pas un cri, ayant peur de lui faire de la peine. Il me demanda si je voyais quelque chose. De toutes mes forces je tâchai de trouver une réponse qui lui fit plaisir et je lui dis que je voyais des rideaux rouges.

Quand il voulut me porter de l'autre côté de la rue, vers notre maison, alors, je ne sais pas pourquoi, mais, tout d'un coup, je me mis à pleurer, à l'embrasser en lui demandant de monter le plus vite possible chez maman. Je me rappelle

qu'alors les caresses de mon père m'étaient pénibles, et je ne pouvais supporter l'idée qu'un de ceux que je désirais tant aimer me caressât et m'aimât, alors que je n'osais pas et craignais même d'aller chez l'autre.

Ma mère se montra à peine fâchée et m'envoya dormir. Je me rappelle que la douleur de mon bras augmenta et me donna la fièvre. Cependant j'étais extrêmement heureuse que tout se fût si bien terminé, et toute la nuit je vis en rêve la maison voisine aux rideaux rouges.

Quand je m'éveillai le lendemain, ma première pensée, mon premier souvenir, fut la maison aux rideaux rouges. A peine ma mère fut-elle sortie, que je grimpai sur le rebord de la fenêtre pour la regarder. Depuis longtemps déjà cette maison avait frappé ma curiosité d'enfant. J'aimais surtout la voir vers le soir, quand les feux s'allumaient dans la rue et qu'elle se mettait à briller d'un éclat particulier, comme ensanglantée de ses rideaux de pourpre sur ses grandes fenêtres brillamment éclairées. De luxueuses voitures attelées de superbes chevaux s'arrêtaient incessamment devant son perron, et tout avivait ma curiosité : les cris, l'encombrement près du perron, les lanternes bigarrées des équipages, les femmes aux merveilleuses toilettes qui en descendaient. Tout cela, dans mon imagination d'enfant, revêtait l'aspect d'un luxe royal et presque féerique.

Après ma rencontre avec mon père devant la riche demeure, celle-ci me parut deux fois plus merveilleuse et plus captivante. Maintenant, dans mon imagination exaltée, commençaient à naître des idées et des suppositions féeriques. Et je ne m'étonne pas, vivant parmi des gens aussi bizarres que mon père et ma mère, d'être devenue une enfant aussi étrange et imaginative : j'étais particulièrement frappée du contraste de leurs caractères. J'étais frappée, par exemple, de ce que ma mère se préoccupât toujours de notre pauvre ménage, reprochât éternellement à mon père d'être seule à travailler pour nous tous, et, malgré moi, je me posais cette question : Pourquoi donc père ne l'aide-t-il pas ? Pourquoi a-t-il l'air d'un étranger dans notre demeure ?

Quelques paroles de ma mère avaient éveillé en moi cette idée, et, avec étonnement, j'appris que mon père était un artiste.

Ce mot se grava dans ma mémoire; dans mon imagination se forma aussitôt l'idée qu'un artiste est un homme particulier, qui ne ressemble pas aux autres hommes. Peut-être la conduite même de mon père m'avait-elle induite à cette idée; peut-être avais-je entendu quelque chose qui est maintenant sorti de ma mémoire.

Mais le sens des paroles de mon père se trouva étrangement compréhensible pour moi quand, un jour, il déclara en ma présence, avec un accent particulier, que « le temps viendrait où lui aussi ne serait pas dans la misère, où lui aussi serait un monsieur et un homme riche, et qu'enfin il renaîtrait de nouveau quand ma mère serait morte ».

Je me rappelle que tout d'abord j'eus peur de ces paroles, terriblement peur. Je ne pus rester dans la chambre. Je courus dans le vestibule glacé et là, accoudée à la fenêtre et le visage dans mes mains, je me mis à sangloter. Mais ensuite, quand j'eus réfléchi, quand je me fus habituée à cet horrible désir de mon père, l'imagination vint tout d'un coup à mon aide : je n'avais plus à me tourmenter d'une incertitude et il me fallait absolument m'arrêter à une supposition quelconque. Et voilà, je ne sais pas comment cela commença, mais à la fin je m'arrêtai à cette idée que, quand ma mère mourrait, mon père quitterait notre sombre taudis et s'en irait quelque part avec moi. Mais où? Jusqu'aux tout derniers jours je ne pouvais me le représenter clairement. Je me rappelle seulement que tout ce que je pouvais imaginer de l'endroit où nous irions ensemble (car nous devons partir ensemble, c'était certain), tout ce que ma fantaisie pouvait concevoir de brillant, de somptueux, de magnifique, tout cela, dans mes rêves, devenait réalité. Il me semblait que nous devenions riches aussitôt. Je ne courrais plus faire des commissions dans les petites boutiques, chose qui m'était très pénible, parce que les enfants de la maison voisine me faisaient toujours des misères quand je sortais, ce que je redoutais au plus haut degré, surtout quand je rapportais du lait ou du beurre, sachant que si je les laissais tomber, je serais sévèrement punie.

Ensuite, dans un rêve, j'avais résolu que mon père, aussitôt, se commanderait un bel habit, que nous nous installerions dans une somptueuse demeure, et c'est alors que la belle et grande maison aux rideaux rouges et la rencontre de

mon père devant cette maison où il avait voulu me montrer quelque chose, vint en aide à mon imagination. Aussitôt, dans mon idée, il fut décidé que nous nous installerions précisément dans cette maison, et que nous y vivrions au milieu d'une fête perpétuelle, dans une félicité sans fin. Dès lors, le soir, je contemplais avec une curiosité avide les fenêtres de cette maison magique. Je me rappelais les invités si bien parés, comme je n'en avais encore jamais vu. J'entendais en rêve les sons de cette douce musique qui me parvenaient à travers les fenêtres. J'examinais attentivement les ombres qui glissaient sur les rideaux, et je m'efforçais de deviner ce qui se passait là derrière. Il me semblait que c'était le paradis, la fête éternelle. Je me mis à détester notre pauvre logis, les guenilles dont j'étais vêtue, et quand un jour, ma mère, se fâchant après moi, m'ordonna de descendre du rebord de la fenêtre, où je m'étais installée comme d'habitude, il me vint aussitôt à l'esprit qu'elle ne voulait pas que je regarde précisément ces fenêtres, qu'elle ne voulait pas que j'y pense, que notre bonheur lui était désagréable, et qu'elle désirait l'empêcher. Toute la soirée j'observai ma mère attentivement et avec méfiance.

Comment avait pu naître en moi une pareille hostilité contre un être aussi douloureux que ma mère ? Ce n'est pas seulement que je comprenne maintenant sa vie de souffrances, il m'est impossible de me rappeler sans un serrement de cœur cette existence de martyr ! Même alors, dans la sombre période de ma misérable enfance, à l'époque de ce développement anormal de ma vie première, souvent mon cœur se serrait de douleur et de pitié en même temps que le doute confus envahissait mon âme. Déjà alors la conscience s'éveillait en moi, et souvent je ressentais douloureusement mon injustice envers ma mère. Mais nous restions étrangères l'une à l'autre. Je ne me souviens même pas de m'être blottie contre elle une seule fois. Maintenant, souvent les souvenirs les plus minimes me font mal et troublent mon âme. Je me rappelle qu'une fois (sans doute ce que je vais raconter est petit, banal, mais ce sont précisément de pareilles choses qui me tourmentaient et qui se sont gravées le plus douloureusement dans ma mémoire)... Donc, un soir que mon père n'était pas à la maison, ma mère voulut m'envoyer dans une boutique acheter du thé et du sucre. Mais elle réfléchissait et ne se décidait pas ;

elle comptait à haute voix les pièces de billon, une misérable somme, dont elle disposait. Elle compta bien une demi-heure et ne pouvait sortir de ses calculs. En outre, à certains moments, comme accablée de douleur, une sorte de torpeur la saisissait. Je me rappelle comme si c'était maintenant qu'elle marmonnait quelque chose en comptant doucement. On aurait dit qu'elle prononçait des mots au hasard. Ses lèvres et ses joues étaient pâles, ses mains tremblaient, et toujours elle hochait la tête quant elle ratiocinait ainsi à haute voix. — « Non, il ne faut pas ! » dit-elle tout à coup en me regardant. « Il vaut mieux que je me couche. Et toi, Niétotchka, veux-tu dormir ? »

Je ne répondis pas. Alors elle me releva la tête, me regarda doucement, avec une telle tendresse et tout son visage éclairé d'un tel sourire maternel, que mon cœur se mit à battre fortement et se serra. En outre, elle m'avait appelée Niétotchka, ce qui signifiait qu'à ce moment elle m'aimait particulièrement. C'est elle qui avait inventé ce petit nom, transformant affectueusement en ce diminutif Niétotchka mon nom d'Anna. Quand elle m'appelait ainsi, c'était le signe qu'elle voulait me combler de caresses. J'étais très émue. Je voulais l'embrasser, me serrer contre elle, pleurer avec elle. Pauvre mère, elle me caressa la tête, longtemps, machinalement peut-être, et, oubliant qu'elle s'adressait à moi, elle répétait sans cesse : « Mon enfant, Annetta, Niétotchka ! » Des larmes roulaient dans mes yeux prêtes à s'échapper, mais je les retins. Je me raidis pour ne pas lui laisser voir ce que je ressentais, bien que j'en souffrisse moi-même. Non, cette hostilité ne pouvait pas être naturelle en moi. Ce qui m'excitait ainsi contre elle, ce ne pouvait pas être uniquement sa sévérité à mon égard ! Non. C'est cet amour fantastique, exclusif pour mon père qui me perdait.

Parfois je m'éveillais la nuit, dans mon coin, sur une petite paillasse, sous une mince couverture, et toujours j'avais peur de quelque chose. Dans mon demi-sommeil, je me souvenais que, récemment encore, quant j'étais plus petite, je couchais avec ma mère et que j'avais peur de m'éveiller la nuit. Je n'avais qu'à me serrer contre elle, à fermer les yeux, à l'enlacer plus fortement, et aussitôt, je me rendormais. Je sentais aussi, tout au fond de moi, que je ne pouvais pas ne

pas aimer ma mère. J'ai remarqué plus tard que certains enfants sont monstrueusement dépourvus de sensibilité, et que s'ils aiment, c'est d'une manière exclusive. C'était mon cas.

Parfois dans notre taudis s'installait un morne silence pour des semaines entières. Mon père et ma mère étaient las de se quereller, et je vivais entre eux, comme auparavant, toujours silencieuse, toujours réfléchissant, toujours cherchant quelque chose dans mes rêves. Les examinant plus attentivement l'un et l'autre, j'avais fini par comprendre quels étaient leurs rapports mutuels. J'avais compris leur hostilité éternelle, sourde; j'avais compris toute cette douleur, toute cette vie désordonnée, qui s'était installée dans notre coin. Sans doute je n'en discernais ni les causes, ni les conséquences; j'avais compris autant que je pouvais comprendre. Il m'arrivait, les longs soirs d'hiver, blottie quelque part durant des heures entières, de les surveiller avidement, d'observer le visage de mon père pour essayer de deviner à quoi il pensait, ce qui le préoccupait. Puis j'étais frappée, étonnée de l'attitude de ma mère. Elle marchait sans s'arrêter d'un bout à l'autre de la chambre, des heures entières, souvent même la nuit quand elle souffrait d'insomnie. Elle marchait en marmot, tant quelque chose, comme si elle était seule dans la chambre, tantôt écartant les bras, tantôt les croisant sur sa poitrine, tantôt se tordant les mains dans une angoisse affreuse, infinie. Parfois des larmes coulaient sur son visage, elle-même ne savait peut-être pas pourquoi, car par moments elle était comme absente. Elle avait une maladie douloureuse qu'elle négligeait complètement.

Je me rappelle que mon isolement, mon silence, que je n'osais rompre, me devenait de plus en plus angoissant. Depuis toute une année, je vivais d'une vie consciente, réfléchissant, rêvant, tourmentée par des aspirations inconnues, vagues, qui naissaient en moi spontanément. J'étais sauvage comme si j'avais été élevée dans une forêt. Enfin mon père, le premier, remarqua ce qui se passait, m'appela près de lui et me demanda pourquoi je le regardais aussi fixement? Je ne me rappelle pas ce que je lui répondis. Je me rappelle seulement qu'il réfléchit et dit enfin en me regardant que le lendemain même il apporterait un alphabet et commencerait à m'apprendre à lire. J'attendis avec impatience cet alphabet.

J'en rêvai toute la nuit, sans trop savoir ce que c'était qu'un alphabet.

Le lendemain, mon père se mit en effet à m'apprendre à lire. Je compris aussitôt ce qu'on exigeait de moi et j'appris très vite, car je savais que cela lui ferait plaisir. Ce fut la période la plus heureuse de ma vie d'alors.

Quand il me félicitait pour mon intelligence, me caressait la tête et m'embrassait, je me mettais à pleurer de joie.

Peu à peu mon père se prit d'affection pour moi. Déjà j'osais causer avec lui, et souvent nous parlions des heures entières sans nous fatiguer, bien que parfois je ne comprisse pas un mot de ce qu'il me disait. Mais j'avais peur de lui; j'avais peur qu'il ne crût que je m'ennuyais avec lui; c'est pourquoi, de toutes mes forces je m'appliquais à lui montrer que je comprenais tout. Enfin cela devint une habitude chez lui de passer avec moi toutes ses soirées. Aussitôt que la nuit commençait à tomber, il rentrait à la maison. Je m'approchais de lui avec le syllabaire. Il me faisait asseoir en face de lui, sur un banc, et, la leçon terminée, il se mettait à lire un livre quelconque. Je ne comprenais rien, mais je riais sans cesse, pensant ainsi lui faire un grand plaisir. En effet, je l'intéressais et il aimait à entendre mon rire. A cette époque, un jour, après la leçon, il se mit à me dire un conte. C'était le premier conte que j'entendais. J'étais dans le ravissement. Je brûlais d'impatience en attendant la suite du récit; je me sentais transportée dans un autre monde en l'écoutant, et quand l'histoire fut terminée, j'étais tout enthousiasmée.

Ce n'est pas que le conte eût agi si fortement sur moi, non; mais j'acceptais tout pour la vérité, donnant l'essor à mon inépuisable fantaisie qui unissait la réalité et la fiction. Aussitôt reparut dans mon imagination la maison aux rideaux rouges et, en même temps, je ne sais comment, mon beau-père lui-même devint un des personnages du conte qu'il me narrait, puis ma mère, qui nous empêchait tous deux de nous enfuir au loin, enfin, ou plutôt avant tout, moi-même, avec mes rêves merveilleux et ma tête toute pleine de chimères. Tout cela se mélangeait à tel point dans mon esprit que c'était bientôt le chaos le plus épouvantable et, pendant un certain temps, je perdais toute conscience, tout sentiment du vrai et du réel, et je vivais Dieu sait où.

À cette époque, je brûlais d'impatience de causer avec mon père de ce qui nous attendait dans l'avenir, de ce qui l'attendait personnellement, et de l'endroit où il me conduirait quand enfin nous quitterions notre taudis. J'étais sûre, de mon côté, que tout cela arriverait bientôt; mais comment, sous quelle forme, je ne le savais pas, et je me tourmentais et me cassais la tête à ce sujet.

Parfois, et cela surtout le soir, il me semblait qu'à l'instant, tout de suite, mon père allait me faire signe en cachette, qu'il allait m'appeler dans le vestibule; que moi, sans que ma mère me voie, je prendrais mon syllabaire, puis notre tableau, un vilain chromo sans cadre, accroché au mur de temps immémorial, et que j'avais résolu d'emporter avec nous quand nous nous enfuirions quelque part, au loin, pour ne plus jamais revenir chez ma mère.

Un jour que maman n'était pas à la maison, je choisis un moment où mon père était particulièrement gai, — cela lui arrivait quand il avait bu un peu de vin, — je m'approchai de lui et commençai à parler de quelque chose, avec l'intention d'amener tout de suite la conversation sur mon sujet favori. Quand je fus parvenue à le faire rire, alors, l'enlaçant fortement, le cœur tremblant, effrayé comme si je me préparais à dire quelque chose de mystérieux et de terrible, je commençai, en balbutiant à chaque mot, à le questionner : Où irons-nous ? Sera-ce bientôt ! Qu'est-ce que nous emporterons avec nous ? Comment vivrons-nous ? Et enfin irons-nous dans la maison aux rideaux rouges ?

— « La maison ! Les rideaux rouges ? Qu'est-ce que tu racontes-là, petite sottie ? »

Alors, effrayée encore davantage, je commençai à lui expliquer que quand maman serait morte, nous ne vivrions plus dans ce galetas; qu'il m'emmènerait quelque part, que nous serions riches tous deux et heureux. Je lui rappelai enfin que lui-même m'avait promis tout cela. En lui parlant ainsi, j'étais tout à fait convaincue qu'en effet mon père m'avait dit ces choses, du moins cela me semblait ainsi.

— « Maman ? Morte ? Quand maman mourra ? » répéta-t-il en me considérant avec étonnement, le visage un peu défait et fronçant ses épais sourcils grisonnants. « Qu'est-ce que tu racontes, ma pauvre petite sottie ? »

Il commença alors à me gronder. Il parla longtemps, me traitant d'enfant stupide qui ne comprenait rien... Et je ne me rappelle plus quoi encore, mais il était très triste.

Je ne comprenais rien à ses reproches. Je ne comprenais pas combien il lui était pénible que j'eusse entendu les paroles qu'il avait dites à maman dans un moment de colère et de profond désespoir. Mais je les avais retenues et j'avais beaucoup réfléchi. Quel qu'il fût à cette époque, il ne pouvait toutefois ne pas en être frappé. Cependant, bien que ne comprenant pas du tout pourquoi cela le fâchait, j'étais affligée et déconcertée. Je me mis à pleurer. Il me semblait comprendre que tout ce qui nous attendait était si important, qu'une enfant stupide comme moi n'avait pas le droit d'en parler ni d'y penser. En outre, bien que ne le comprenant pas tout d'abord, je me rendais cependant obscurément compte que j'avais offensé maman. La peur et l'effroi me saisirent et le doute tomba dans mon âme. Alors, voyant que je pleurais et que je souffrais, mon père se mit à me consoler; il essuya mes larmes avec sa manche et m'ordonna de cesser de pleurer. Tous deux nous restâmes assis pendant un certain temps, silencieux; les sourcils froncés, il semblait réfléchir. Puis, de nouveau, il se mit à me parler; mais j'avais beau prêter toute mon attention, ce qu'il me disait me paraissait étrangement vague. D'après quelques mots de cette conversation dont je me souviens encore aujourd'hui, il me paraît qu'il m'expliqua qui il était, quel grand artiste il était, que personne ne le comprenait, et qu'il était un homme de grand talent. Je me rappelle que, m'ayant demandé si je comprenais, et satisfait sans doute de ma réponse, il me força à répéter qu'il avait du talent. Je redis oui. Alors il sourit légèrement, peut-être parce qu'à la fin il lui paraissait drôle à lui-même de causer avec moi d'un sujet aussi sérieux.

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée de Carl Féodorovitch. Je me mis à rire et devins tout à fait gaie quand mon père, en me désignant le nouveau venu, me dit : « Et voilà, Carl Féodorovitch n'a pas pour un sou de talent. »

Ce Carl Féodorovitch était un personnage très amusant. Je voyais à cette époque si peu de monde qu'il me sera impossible de jamais l'oublier; et je me le rappelle comme si c'était d'hier. C'était un Allemand. Son nom de famille était Mayer.

Il était venu en Russie avec le désir ardent d'entrer dans le corps de ballet de Saint-Petersbourg. Mais il était très mauvais danseur, de sorte que tout ce qu'on put faire fut de l'employer au théâtre comme figurant. Il jouait différents rôles muets : dans la suite de Fortimbras, il était un des chevaliers de Vérone qui, au nombre de vingt, brandissaient tous ensemble des poignards de carton en criant : « Mourons pour le roi ! » Il n'y avait certainement pas un seul acteur au monde qui s'intéressât aussi passionnément à ses rôles que Carl Féodorovitch ; mais le malheur de toute sa vie était de n'avoir pas pu être admis dans le corps de ballet. Il plaçait l'art de la danse au-dessus de tout, et, dans son genre, il était aussi attaché à cet art, que mon père au violon. Ils s'étaient liés à l'époque où ils se trouvaient tous deux au théâtre et, depuis lors, le figurant en retraite ne lâchait plus mon père. Ils se voyaient très souvent et tous deux déploraient leur triste sort, se jugeant l'un et l'autre méconnus.

L'Allemand était l'homme le plus sentimental et le plus tendre au monde, et il avait pour mon beau-père l'amitié la plus vive et la plus désintéressée. Mais, à ce qu'il me semble, mon père n'éprouvait pas pour lui d'attachement particulier ; il le supportait seulement à défaut d'autres relations. En outre, mon père était trop exclusif pour comprendre que la danse était aussi un art, ce qui attristait aux larmes le pauvre Allemand. Connaissant le point sensible du malheureux Carl Féodorovitch, il se plaisait à le taquiner et à se moquer de lui, quand celui-ci s'échauffait et s'enthousiasmait à la défense de la danse.

Dans la suite, par B..., j'entendis beaucoup parler de Carl Féodorovitch. B... l'appelait le siffleur de Nuremberg, et il me raconta bien des détails sur son amitié avec mon père. C'est ainsi, entre autres, qu'ils se réunissaient assez souvent et qu'après avoir bu quelque peu, ils se mettaient à pleurer ensemble sur leur sort d'artistes incompris. Je me rappelle ces réunions. Je me rappelle aussi qu'en regardant ces deux originaux, je me mettais moi aussi à pleurer sans savoir pourquoi.

Cela arrivait toujours quand maman n'était pas à la maison. L'Allemand avait très peur d'elle ; et il attendait toujours dans le vestibule que quelqu'un vînt à passer et s'il appre-

nait que maman était à la maison, il redescendait aussitôt l'escalier en courant. Il apportait toujours avec lui des poèmes allemands, s'enflammait en nous les lisant à haute voix et les déclamaient ensuite en les traduisant en russe, afin que nous pussions comprendre.

Cela amusait prodigieusement mon père, et moi aussi ; je riais aux larmes. Mais une fois il trouvèrent je ne sais quelle œuvre russe, qui les enthousiasma tous les deux, si bien qu'à partir de ce jour il se réunissaient pour la lire ensemble. Je me souviens que c'était un drame en vers d'un célèbre écrivain russe. Je me rappelai longtemps si bien les premières lignes de cette œuvre que, quelques années plus tard, ayant par hasard retrouvé le livre, je le reconnus sans difficulté. Il s'agissait, dans ce drame, des malheurs d'un grand peintre, un Genaro ou Jacopo quelconque, qui, dans un passage, s'écriait : « Je suis méconnu ! », et dans un autre : « Je suis reconnu ! », ou : « Je n'ai aucun talent ! », et quelques lignes plus loin : « J'ai un immense talent ! » Et cela finissait très tristement.

Ce drame était sans doute quelque œuvre des plus ordinaires, mais, voilà le miracle, il agissait de la façon la plus naïve et la plus tragique sur les deux lecteurs, qui trouvaient dans le héros beaucoup de ressemblance avec eux-mêmes. Je me rappelle que, parfois, Carl Féodorovitch s'enflammait à tel point qu'il bondissait de sa place, courait à l'angle opposé de la chambre, et demandait à mon père et à moi, en m'appelant mademoiselle, avec insistance et les larmes aux yeux, d'être ici, sur l'heure, juges entre lui et le public. Et séance tenante, il se mettait à danser, à exécuter différents pas, et il nous criait de lui dire tout de suite s'il était ou non un artiste, et si l'on pouvait dire qu'il était sans talent.

Mon père devenait aussitôt très joyeux ; il me faisait signe de l'œil comme pour me prévenir que, tout de suite, il allait se moquer d'une façon très drôle de l'Allemand. J'avais une envie folle de rire, mais mon père me menaçait du doigt et je me retenais, étouffant mon accès de gaieté. Et même maintenant, rien qu'au souvenir de ces scènes, je ne puis m'empêcher de rire. Je vois ce pauvre Carl Féodorovitch comme s'il était devant moi. Il était de très petite taille, très mince ; il avait les cheveux blancs, le nez aquilin, rouge, taché de tabac, et de très vilaines jambes déformées. Mais, malgré cela,

il se vantait de leur conformation et portait des pantalons collants. Quand il demeurait en position, après un dernier saut, tendant vers nous ses mains et souriant comme sourient les danseurs sur la scène à la fin d'un pas, mon père, pendant quelques instants, gardait le silence comme s'il ne pouvait se décider à formuler un jugement, laissant exprès le danseur méconnu dans sa pose, de sorte que celui-ci se balançait sur un pied d'un côté et de l'autre, tendant toutes ses forces à garder l'équilibre. Enfin, mon père me regardait d'un air très sérieux, comme s'il m'invitait à être témoin de l'impartialité de son jugement, tandis que les regards timides, suppliants du danseur se fixaient en même temps sur moi.

— « Non, Carl Féodorovitch, tu ne peux pas réussir », prononçait enfin mon père, en feignant la plus grande contrariété à être obligé de formuler cette amère vérité. Alors de la poitrine de Carl Féodorovitch s'échappait un véritable gémissement; mais instantanément il se redonnait du courage par des mouvements accélérés et réclamait de nouveau l'attention, affirmant qu'il n'avait pas dansé selon la bonne méthode et nous suppliant de le juger encore une fois. Ensuite il courait de nouveau à l'autre angle de la chambre et parfois bondissait avec une telle ardeur qu'il touchait de sa tête le plafond et se faisait grand mal; mais tel un Spartiate, il supportait héroïquement sa douleur, se fixait de nouveau dans une pose, de nouveau, avec un sourire, tendait vers nous ses mains tremblantes et de nouveau nous demandait notre décision. Mais mon père était inflexible et, comme auparavant, répondait d'un air sombre: — « Non, Carl Féodorovitch; c'est bien ton sort, tu ne réussiras jamais! » Alors je n'y tenais plus et me tordais de rire. Père suivait mon exemple. Carl Féodorovitch, comprenant enfin qu'on se moquait de lui, devenait rouge d'indignation et, les larmes aux yeux, avec un sentiment aussi profond que comique, et qui me fit plus tard énormément de peine pour lui, disait à mon père: — « Tu es un ami cruel! » Puis il prenait son chapeau et s'enfuyait de chez nous en jurant par tout au monde qu'il ne reviendrait jamais. Mais ces brouilles n'étaient pas de longue durée. Au bout de quelques jours, on le voyait reparaitre; de nouveau recommençait la lecture du fameux drame, de nouvelles larmes étaient versées, puis de nouveau, le naïf Carl Féodorovitch nous priait d'être juges entre

le public et lui, mais cette fois de juger sérieusement, en vrais amis et sans se moquer de lui...

Une fois ma mère m'envoya acheter quelque chose dans une boutique. Je revenais tenant soigneusement la menue monnaie d'argent qu'on m'avait rendue, quand, dans l'escalier, je rencontrai mon père qui sortait. Je souris, comme je le faisais toujours quand je le voyais. Il se pencha pour m'embrasser et remarqua dans ma main la monnaie d'argent. J'ai oublié de dire que j'étais si habituée à l'expression de son visage qu'aussitôt, du premier coup d'œil, je devinais presque toujours chacun de ses désirs. Quand il était triste mon cœur était angoissé. En général, il se démoralisait surtout fortement quand il n'avait pas le sou, et que, pour cette cause, il ne pouvait pas boire de vin, ce dont il avait pris l'habitude. Mais au moment où je le rencontrai dans l'escalier, il me sembla qu'il se passait en lui quelque chose de particulier. Ses yeux troubles étaient hagards. Tout d'abord il ne fit pas attention à moi, mais, quand il aperçut dans ma main la monnaie brillante, il devint subitement rouge, puis pâlit et avança la main pour me prendre l'argent; mais il la retira aussitôt. Evidemment une lutte se livrait en lui. Enfin, prenant une résolution, il m'ordonna de monter et lui-même descendit quelques marches. Mais soudain il s'arrêta et, hâtivement, m'appela. Il était très gêné.

— « Ecoute, Niétotchka, me dit-il; donne-moi cet argent. Je te le rapporterai. Eh bien! le donneras-tu à ton père? Tu es bonne, n'est-ce pas, Niétotchka? »

J'en avais comme le pressentiment. Mais au premier moment l'idée de la colère de maman, la timidité, et surtout une honte instinctive pour moi et pour mon père m'empêchèrent de lui remettre l'argent. Il remarqua instantanément tout cela et dit hâtivement. — « Non, non, il ne faut pas, il ne faut pas. » — « Non papa, prends, je dirai que je l'ai perdu, que les enfants du voisinage me l'ont pris. » — « C'est bien. C'est bien. Je savais que tu es une enfant intelligente », dit-il en souriant, la lèvre tremblante, et ne dissimulant sa joie que quand il sentit l'argent dans sa main. — « Tu es une brave fille. Tu es mon petit ange. Viens, donne, j'embrasserai ta main. » Il saisit ma main et voulut l'embrasser, mais je la retirai rapidement. Une sorte de pitié me saisit et la honte commença à me torturer de plus en plus. Je courus en haut, effrayée, laissant

mon père sans lui dire adieu. Quand j'entraï dans la chambre, mes joues brûlaient, le cœur me battait, prise d'une sensation angoissante et inconnue jusqu'alors. Cependant j'affirmai hardiment à ma mère que j'avais laissé tomber l'argent dans la neige et que je n'avais pu le retrouver. Je m'attendais à des coups ; il n'en fut rien. Maman fut tout d'abord, il est vrai, hors d'elle de chagrin, car nous étions infiniment pauvres, et elle cria après moi ; mais aussitôt elle se ressaisit, cessa de me gronder en observant seulement que j'étais une petite fille maladroite, négligente et qu'évidemment je l'aimais bien peu pour garder aussi mal son argent. Cette observation m'attrista plus que ne l'auraient pu faire des coups. Mais maman me connaissait bien. Elle avait remarqué ma sensibilité souvent malade et par des reproches amers pour mon manque d'affection elle pensait me toucher davantage et me rendre plus attentive dans l'avenir.

A la nuit tombante, à l'heure où mon père devait rentrer, comme d'ordinaire, j'allai attendre dans le vestibule. Cette fois j'étais très troublée. Mes sentiments étaient bouleversés ; quelque chose tourmentait ma conscience. Enfin père rentra, et je me réjouis de son retour comme si sa présence devait me soulager. Il était déjà un peu gris, mais, dès qu'il m'aperçut il prit aussitôt un air mystérieux, confus, et, m'entraînant dans un coin, tout en regardant timidement du côté de la porte, il tira de sa poche un petit gâteau qu'il avait acheté et se mit à me dire, à voix basse, que je ne devais plus jamais prendre de l'argent en cachette à ma mère, que c'était vilain et honteux, que cette fois c'était parce que papa avait grand besoin d'argent, mais qu'il le rendrait et que je pourrais dire alors que j'avais retrouvé l'argent ; mais que c'était mal de voler maman, que dorénavant, je ne devais pas même penser à une chose pareille, et que, si je lui obéissais, il m'achèterait encore des gâteaux. Enfin il ajouta même que je devais avoir pitié de maman, que maman était très malade et très pauvre et qu'elle seule travaillait pour nous tous. Je l'écoutais, effrayée, tremblant de tout mon corps. Les larmes coulaient de mes yeux. J'étais si frappée que je ne pouvais prononcer un mot, ni bouger de ma place. Enfin il entra dans la chambre, m'ordonna de ne pas pleurer et de ne rien raconter de tout cela à maman. Je remarquai que lui-même était terriblement gêné. Toute la

soirée je vécus dans une sorte d'effroi, et, pour la première fois, je n'osai ni le regarder ni m'approcher de lui. Lui aussi évitait visiblement mon regard. Maman allait et venait dans la chambre, et, à son habitude, en se parlant comme dans un rêve. Ce soir elle se sentait mal ; elle avait une crise. Enfin toutes ces émotions me donnèrent la fièvre. Quand vint la nuit, je ne pus m'endormir. Des cauchemars affreux me tourmentaient ; n'y tenant plus, je commençai à pleurer amèrement. Mes sanglots éveillèrent maman. Elle m'appela et me demanda ce que j'avais. Je ne répondis pas et mes larmes redoublèrent. Alors elle alluma la bougie, s'approcha de moi et se mit à me calmer, pensant que j'avais eu peur en rêve : — « Ah ! la petite sottie, disait-elle, jusqu'à aujourd'hui tu pleures encore quand tu vois quelque chose en rêve ! Cesse, cesse ! » Elle m'embrassa et me dit d'aller dormir dans son lit. Mais je refusai.

Je n'osais ni l'embrasser ni aller avec elle. J'étais tourmentée de souffrances inimaginables. Je voulais lui raconter tout. J'allais commencer, mais l'idée de mon père et de sa défense me retint.

— « Ma pauvre petite Niétotchka », dit maman en me mettant au lit et en m'enveloppant de son vieux manteau, car elle s'était aperçue que je tremblais de fièvre. « Tu auras probablement aussi peu de santé que moi ! » Et elle me regarda si tristement que, ne pouvant supporter son regard, je fermai les yeux et me détournai. Je ne me rappelle pas comment je m'endormis, mais dans mon demi-sommeil, longtemps encore, j'entendis que ma pauvre mère me parlait. Jamais encore je n'avais ressenti une souffrance aussi pénible. Mon cœur se serrait jusqu'à me faire mal. Le lendemain matin, je me sentis mieux, je me mis à parler à mon père sans lui rappeler les événements de la veille, car je devinais d'avance que cela lui était très désagréable. Il recouvra aussitôt sa bonne humeur, ses sourcils froncés d'inquiétude se détendirent, et maintenant la joie, un contentement presque enfantin, s'emparait de lui à la vue de ma gaieté. Bientôt maman sortit, et il ne put se contenir. Il se mit à m'embrasser si fort que je faillis devenir folle d'enthousiasme ; je pleurais et riais à la fois. Enfin il me déclara qu'il allait me montrer quelque chose de très beau, que je serais heureuse de voir, parce que j'étais une bonne et sage petite fille. Il

déboutonna songilet, prit une clef suspendue à son cou par un ruban noir, puis, en me regardant mystérieusement, comme s'il désirait lire dans mes yeux le contentement que, selon lui, je devais manifester, il ouvrit le coffre et, avec mille précautions, en sortit une boîte noire d'une forme bizarre, que je n'avais encore jamais vue. Il prit cette boîte avec une sorte de tremblement et sa physionomie se transforma soudain : le rire disparut de son visage qui tout à coup prit une expression grave et solennelle. Enfin, avec la clef il ouvrit la boîte mystérieuse et en sortit un objet que je n'avais jamais vu non plus, un objet dont la forme, au premier abord, me parut extraordinaire. Il le prit soigneusement, respectueusement, et m'apprit que c'était son instrument, son violon. Alors il se mit à me dire d'une voix basse, solennelle, des choses que je ne comprenais pas. Je n'ai retenu dans ma mémoire que les phrases que je connaissais déjà, qu'il était un artiste, qu'il avait un grand talent, qu'un jour il jouerait du violon et qu'alors nous tous serions riches et connaîtrions le bonheur. Les larmes emplissaient ses yeux et coulaient sur ses joues. J'étais très émue. Enfin, il baisa le violon, me le fit baiser, et voyant mon grand désir de l'examiner de plus près, il me conduisit vers le lit de maman et me mit le violon dans les mains. Mais je voyais qu'il tremblait de peur que je ne le laissasse tomber et qu'il se brisât. Je pris le violon dans ma main et touchai les cordes qui rendirent un son très faible. — « C'est la musique », dis-je en regardant mon père. — « Oui, oui, la musique », fit-il en se frottant joyeusement les mains. — « Tu es une enfant sage. Tu es une bonne petite fille ! »

Mais malgré ses louanges et son enthousiasme, je voyais qu'il avait peur pour son violon et la crainte me saisit aussi. Je le lui rendis le plus vite possible. Avec les mêmes précautions le violon fut replacé dans sa boîte et celle-ci mise sous clef dans le coffre. Puis mon père, me caressant de nouveau la tête, me promit de me montrer le violon chaque fois que je serais, comme maintenant, sage, bonne et obéissante. C'est ainsi que le violon dissipa notre chagrin commun. Mais le soir, mon père, en sortant, me chuchota de ne pas oublier ce qu'il m'avait dit la veille.

Je grandis ainsi dans notre taudis et peu à peu mon affection ou plutôt ma passion, — car je ne connais pas de mot assez

fort pour exprimer exactement le sentiment irrésistible, pénible pour moi-même, que je ressentais pour mon père, — en arriva à une sorte d'irritabilité malade. Je n'avais qu'un seul plaisir : penser ou rêver à lui. Je n'avais qu'une seule volonté : faire tout ce qui pouvait lui causer quelque plaisir. Combien de fois m'arriva-t-il de l'attendre sur l'escalier tremblant et transi de froid, seulement pour apprendre son retour ne fût-ce qu'un instant plus tôt, et le voir le plus vite possible. J'étais folle de joie quand il me caressait un peu, tandis que bien souvent je souffrais d'être si obstinément froide envers ma pauvre mère. Il y avait des moments où j'étais saisie d'angoisse et de pitié en la regardant. Dans leurs éternelles querelles je ne pouvais être indifférente et je devais choisir entre eux, je devais prendre parti pour l'un ou pour l'autre, et je prenais le parti du pauvre demi-fou, uniquement parce qu'il était si misérable, si humilié à mes yeux, et parce qu'il avait marqué si fortement mon imagination.

Mais qui pourra me juger ! Peut-être me suis-je attachée à lui précisément parce qu'il était très étrange, dans son aspect même, et qu'il n'était pas aussi sévère ni aussi sombre que maman ; parce qu'il était presque fou, que souvent se manifestaient en lui de la bouffonnerie, des manières enfantines, et qu'enfin j'avais moins peur de lui et même moins de respect pour lui que pour ma mère. Il me paraissait davantage mon égal. Peu à peu même, je sentis que c'était moi qui dominais, moi qui l'avais soumis, que je lui étais déjà nécessaire. Intérieurement j'en étais fière, je triomphais à sentir le besoin qu'il avait de moi, et même, parfois, je me montrais coquette. En effet, cet attachement extraordinaire n'allait pas sans quelque chose de romanesque... Mais ce roman ne devait pas durer longtemps. Bientôt je perdis et mon père et ma mère. Leur vie sombra dans une terrible catastrophe, qui s'est gravée douloureusement dans ma mémoire.

Voici comment elle se produisit.

DOSTOIEVSKI.

Traduit du russe par J.-W. BIENSTOCK.

(A suivre.)